

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Francisco

3.500
35 1/2

10

L'AVARE,

COMÉDIE DE MOLIERE,

EN CINQ ACTES,

Mise en vers, avec des changemens.

PAR M. MAILHOL.



A BOUILLON;

De l'Imprimerie de la Société Typographiq.

Berlin

1775

Sculp



PQ

1827

A37

1775

Coll. spec.



AVERTISSEMENT.

ON sçait que l'*Avare* de Moliere, est, presque à tous égards, un chef-d'œuvre; & que cet Ouvrage en prose a fait éprouver jusques ici au Lecteur, & encore plus au Spectateur, un plaisir inexprimable.

Mais, on sçait aussi, que Moliere n'avoit d'abord composé cette Comédie, en prose, que pour la mettre ensuite en vers: & le dessein, qu'il avoit eu, ne se reconnoît peut-être que trop dans quelques endroits de son Ouvrage, où sa prose, toute pleine d'ailleurs de sens & de génie, paroît négligée, prolixie, traînante.

On lit enfin dans la vie de ce célèbre Auteur, que son *Avare* eut à-peine sept représentations dans sa nouveauté, parceque cinq Actes de prose dégoûtoient le public. A la vérité, les sentimens ont bien changé depuis, touchant cet excellent Ouvrage: les beautés du fonds n'ont plus laissé prendre garde à la forme.

Je crois devoir ajouter à l'exposition de ces faits, le sentiment & les propres paroles du plus grand Poëte, & de l'un des meilleurs Juges de nos jours, en littérature: *Dans les grandes pieces, & dont les personnes ont des caractères fortement dessinés, les vers en paroissent absolument nécessaires.*

De plus, il m'a toujours semblé que le spectateur, sur-tout, est obligé de se faire violence, & pour ainsi dire, de s'étourdir sur des choses qui sont devenues vieilles dans l'*Avare* en prose. S'il étoit possible que l'Auteur eût vécu jusqu'à nous, il les auroit certainement changées. On peut, je crois, se faire encore, touchant les pères, au titre de *Seigneur*, qui leur est donné dans la pièce, & à l'habillement de vieille date que porte Harpagon : mais quand on voit Cléante, habillé comme nous, sans haut-de-chausses, sans rubans ; comment peut-on, sans une forte de peine, lui entendre dire par son père : *Je voudrois bien sçavoir à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête ; & si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses ?* Quel mal-aise ne doit-on pas éprouver aussi, lorsque le même Harpagon dit, en parlant des jeunes gens, qui n'ont certainement plus l'air débraillé, & qui ne portent point de moustache : *Avec leurs trois petits brins de barbe, relevée en barbe de chat, leurs haut-de-chausses, tout tombans, & leurs estomacs débraillés.*

Ce sont, sans contredit, autant d'imperfections, fort réelles aujourd'hui. Eh ! combien ne nuisent-elles point à la vérité des mœurs & à l'illusion, dans laquelle il est nécessaire que soit plongé le spectateur de tout drame !

Le peu de préparation & la longueur du dénouement de l'*Avare* en prose, m'ont aussi paru produire toujours un effet désagréable.

C'est sur de telles considérations que j'ai osé prendre la plume. J'ai d'ailleurs été encouragé par l'exemple & le succès du Poëte, qui mit en vers, embellit, & transforma pour jamais, le comique & invraisemblable *Festin de Pierre* du même Auteur, & par l'espoir de ranimer l'attention du public pour un ouvrage, trop connu sous sa propre figure, & qui paroîtroit sous un masque nouveau.

J'ai eu aussi en vue l'avantage des Acteurs. La mémoire de ceux qui voudront représenter ce drame versifié, sera soulagée par la cadence des vers & le retour des rimes : & quelques-uns d'entre eux pourront développer de nouveaux talens dans leurs rôles, en exprimant quelquefois, dans l'*Avare* mis en vers, des choses nouvelles, ou autrement arrangées que dans l'*Avare* en prose.

Je crois d'ailleurs devoir rendre ici quelque compte de mon travail (*). D'abord, je me suis dit à moi-même : il faut tâcher, que, dans mes mains, l'ouvrage ne perde, en aucune de ses

(*) L'Auteur des vers a travaillé sur l'une des dernières Editions de la piece de Moliere.

v A V E R T I S S E M E N T.

parties , & que , s'il se peut , il gagne dans quelques endroits : aurai-je réuffi ?

J'ai fait , au commencement du quatrieme acte , une petite scene , nécessaire à l'accomplissement de mes vues. J'ai élagué la suivante ; & j'ai raccourci l'avant-derniere scene de la piece , autant que cela m'a paru praticable.

J'ai suivi d'ailleurs , le plus exactement qu'il m'a été possible , la prose de Moliere. J'ai pris seulement deux fortes de libertés , quand j'ai trouvé quelquefois qu'elle se refusoit sous ma plume , à la gêne des vers : tantôt , j'ai ajouté quelques idées accessoires , ou l'expression des sentimens , que devoit avoir le personnage , dans sa position ; & d'autres fois , j'ai négligé quelques petites choses , qui m'ont paru de peu de conséquence , avec l'attention néanmoins de supprimer seulement de ces légers chaînons , que l'imagination du lecteur & du spectateur peut aisément suppléer.

Une assez longue fréquentation du théâtre m'a fait connoître , par expérience , les grands traits comiques , les mots faillans , qui , dans l'*Avare* en prose , n'ont jamais manqué d'exciter le rire des Spectateurs : & je me suis fait , comme de raison , une loi expresse de n'en soustraire pas.

Au reste , j'ai cru devoir respecter les expressions de mon Auteur , au point d'employer , assez souvent , de celles qu'on pourroit trouver ,

ou foibles , ou peu nobles ; mais , outre qu'elles ont été adoptées dans toute l'Europe , par nos peres & nous ; outre qu'elles conviennent fans doute aux personnages qui s'en servent ; je me suis persuadé qu'elles en paroîtront plus naturelles : & j'ai pensé , en un mot , que dans l'*Avare* en vers , on ne sçauroit , par trop de côtés , reconnoître l'ineffimable Moliere.

J'ai supprimé aussi un morceau de la dernière scene du quatrième acte , que déjà bien des Acteurs ne récitoient point , avec raison. Harpagon , qui est censé se trouver seul dans sa chambre , a certainement grand tort de dire : *Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne , qui ne me donne des soupçons ; & tout me semble mon voleur , &c.* au cas néanmoins que ce morceau parut à regretter ; le voici en vers , tel qu'il pourroit être entrelacé dans cette scene :

A toute la maison qu'on donne la torture ,
 A servante , à valets , à fils , à fille , à moi.
 Que de gens assemblés ! sur chacun que je voi ,
 Je jette des soupçons , & crois que c'est mon traître.
 On s'entretient là-bas ; on en parle peut-être.
 Quel bruit fait-on là-haut ? N'est-ce pas mon voleur ?
 Par grace , par pitié pour mon pressant malheur ,
 Que quelqu'un , s'il se peut , m'en dise des nouvelles.
 N'est-il point parmi vous ? Quelles ames cruelles !
 Un ris moqueur se joint à leur malin regard :

vj A V E R T I S S E M E N T.

Au vol que l'on m'a fait vous verrez qu'ils ont part.
Allons , nombre d'Archers , avec leurs Capitaines. . .

Enfin , s'il devoit auffi rester au Lecteur quelque regret sur la suppression dont j'ai déjà parlé , & que j'ai cru devoir faire , vers le commencement du quatrieme acte , d'environ trente-cinq lignes du sujet ; je vais les rapporter ici , mises en vers ; & ce morceau pourroit auffi s'entrelacer , comme on va voir :

E L I S E.

Pour rompre ton ouvrage

Trouves quelque moyen.

F R O S I N E.

Que d'adresse il faudroit !

A Mariane.

Votre mere n'est pas ce qui m'arrêteroit ;
Elle est douce & sensée , on pourroit la réduire ;
A votre but commun je pourrois la conduire :

A Cleante.

Mais , c'est que votre pere , à qui nous en voulons ,
Est votre pere.

C L E A N T E.

Eh ! mais ; c'est ce que nous sçavons.

F R O S I N E.

J'entends que s'il se voit refusé de Madame ,
Ce refus contre vous irritera son ame ;
Et qu'il ne voudra pas consentir au lien
Qui doit faire , je crois , votre souverain bien.
Il faudroit donc d'abord , par quelque stratageme ,

Qu'en ceci le refus pût venir de lui-même ;
Qu'on pût le dégôûter

CLEANTE.

Tu n'as pas tort vraiment.

FROSINE.

J'ai raison , je le sçais. Mais quel expédient
Trouver pour réussir ? Oh ! c'est-là l'encloueur. . .
Attendez . . . Il faudroit une femme assez mûre ,
Qui fut de mon talent , adroite ; à l'air pincé.
Par le moyen d'un train , à la hâte amassé ,
D'une chaise à porteurs , ou d'un brillant remise ;
Sous le titre pompeux de Comtesse , ou Marquise ;
Elle viendroit jouer la femme de grand nom ,
Arrivant de Bretagne , ou feroit sa maison.
Votre pere d'abord la croit , par mon adresse ;
Outre plusieurs châteaux , opulente en espece ,
Il croit qu'elle l'adore , & veut sa main ; si bien ;
Qu'elle doit , au contrat , lui donner tout son bien.

A Mariane.

Soudain , notre vieillard , entraîné vers l'amorce ,
D'épouser vos beaux yeux ne se sent plus la force ;
Car enfin , s'il vous aime , il aime plus l'argent.
S'il consentoit alors à votre engagement ,
Peu nous importerait que , s'informant ensuite ,
La Marquise sans biens par lui fut éconduite.

CLEANTE.

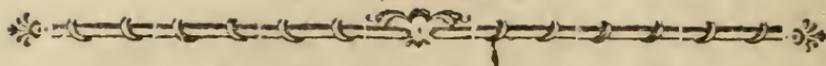
La ruse seroit bonne.

FROSINE.

Il faut donc en user ;
Et j'ai certain sujet que je veux déguiser.

CLEANTE.

Frosine , compte-bien sur ma reconnoissance. . .



ACTEURS.

HARPAGON, pere de Cleante & d'Élise.

ANSELME, pere de Valere & de Mariane.

CLEANTE, fils d'Harpagon, *en habit à petit galon.*

ÉLISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anselme.

MARIANE, fille d'Anselme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAITRE SIMON, Courtier.

MAITRE JACQUES, Cuisinier & Cocher d'Harpagon.

LA FLECHÉ, Valet de Cleante.

DAME CLAUDE, Servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, }
LA MERLUCHE, } Laquais d'Harpagon.

UN COMMISSAIRE.

La Scene est à Paris, dans la maison d'Harpagon.





L'AVARE, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

VALERE, ÉLISE.

VALERE.

EH quoi ! charmante Elise, à des chagrins en proie ;
Vous poussez des soupirs quand je suis dans la joie !
Vous repentiriez-vous d'avoir comblé mes vœux
Par un engagement qu'ont mérité mes feux ?

ÉLISE.

Non, Valere ; mon cœur, qu'un doux pouvoir entraîne,
Ne se peut repentir d'avoir noué sa chaîne :
Il n'en a pas la force. A dire vrai pourtant,
Je crains pour le succès de cet engagement ;
Je crains d'avoir blessé les devoirs d'une fille.

VALERE.

Vous !

ELISE.

J'appréhende, hélas ! mon pere, ma famille,
 Les censures du monde, & sans doute encor plus
 D'un amant, trop content, les vœux irrésolus.
 D'un innocent amour les trop vifs témoignages
 Ont fait de vos pareils tant de fois, des volages !

VALERE.

Quelle fatale erreur ! quel tort vous me feriez,
 Sur des fautes d'autrui, si de moi vous jugiez !
 Soupçonnez moi de tout, plutôt que de parjure.
 Ah ! s'il le faut encor, Elise, je vous jure
 Qu'on ne verra mes feux éteints, qu'avec mes jours.

ELISE.

Valere, eh ! quel amant ne tient de tels discours !
 Mais leurs tendres propos sont, ou faux, ou frivoles,
 Si, par leurs actions....

VALERE.

Eh, bien ! de mes paroles
 Attendez les effets, pour bien juger de moi,
 Pour sçavoir s'ils pourront justifier ma foi.
 Dans de vaines terreurs, dans trop de prévoyance
 Cessez de me chercher de tels crimes d'avance.
 Cessez de m'accabler de soupçons offensans :
 Et de l'honnêteté des feux que je ressens,
 Souffrez que l'avenir vous offre mille preuves.
 Peut-être enfin, qu'après ce grand nombre d'épreuves..

ELISE.

Ah ! qu'un homme chéri persuade aisément !
 Je ne vois plus en vous qu'un digne & tendre amant ;
 Tout soupçon, cher Valere, est banni de mon ame.

Mais il me reste encor cette crainte du blâme.

VALERE.

Pourquoi s'en affecter ?

ELISE.

J'aurois tort, je le crois ,

Si tous vous pouvoient voir des yeux dont je vous vois.

Et mon esprit charmé trouve en votre personne

De quoi justifier ce cœur qui s'abandonne.

Votre mérite absout mes fautes, si j'en fais ,

Et je dois tout enfin au plus grand des bienfaits.

Puis-je oublier, hélas ! ma peine sans seconde,

Au moment, ou, sans vous, j'allois périr dans l'onde.

Pour me tirer des flots vous risquâtes vos jours ;

Et les plus tendres soins suivirent vos secours.

Depuis, un amour vif à mes pas vous attache.

Les obstacles, le tems n'ont rien qui le relâche.

Vous négligez fortune, & patrie & parens,

Pour paroître, en ces lieux, dans le plus bas des rangs.

Valere, je connois le prix de ces services.

Tant d'ardeur, tant d'égards, & tant de sacrifices

Autorisent sans doute, à mes yeux, mes liens :

Mais d'autres auront-ils des yeux comme les miens ?

VALERE.

Des motifs, exprimés par votre belle bouche,

Que mon amour, sur-tout, soit celui qui vous touche-

Quant aux scrupules vains, qu'ici vous m'annoncez ;

Chaque jour Harpagon vous justifie assez.

Son étrange avarice & la maniere austere

Dont il traite sans cesse & vous, & votre frere ,

Pourroient autoriser bien d'autres procédés.

Excusez ces propos, devant vous hasardés ;

De votre pere , hélas ! ô chere & tendre amie ,
 On peut parler si mal , sans qu'on le calomnie !
 Quoiqu'il en soit , comptons sur ses bons traitemens ,
 Si je puis à la fin , retrouver mès parens.
 J'attends de bons avis ; si non j'irai...

ELISE.

Valere ;

Restez ; il ne s'agit que de gagner mon pere.

VALERE.

Vous sçavez mon manège , & quels soins captieux
 A titre d'Intendant m'ont placé dans ces lieux.
 Vous voyez , près de lui , comme ma politique
 Se couvre adroitement d'un masque simpatique ;
 Comme en ses sentimens je parois de moitié ;
 Par quels détours enfin j'acquiers son amitié.
 J'y fais de grands progrès. J'éprouve , non sans joie ,
 Que , pour gagner le cœur , c'est la meilleure voie ;
 Et que , pour s'attirer les hommes tels qu'ils sont ,
 Il ne faut qu'applaudir & faire ce qu'ils font.
 On craindroit vainement d'outrer la flatterie :
 On auroit beau , par-là , montrer la fourberie ;
 A ce jeu les plus fins , toujours préoccupés
 Sont les moins clair-voyans & le plutôt trompés.
 Il n'est point , en un mot , d'impertinence étrange
 Qu'on ne fasse adopter avec quelque louange.
 La sincérité souffre à suivre ces desseins ;
 Mais lorsque , par malheur , on dépend des humains ,
 Il faut bien s'ajuster à leur train ordinaire :
 Et , si la flatterie a tant droit de leur plaire ,
 S'ils ne veulent céder qu'à de doux imposteurs ;
 La faute est aux flattés , & non pas aux flatteurs.

ELISE.

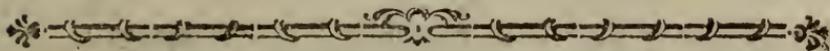
Mais, si notre secret échappe à la servante. . . .
Pourquoi ne pas tâcher d'avoir aussi Cléante ?

VALERE.

Leur humeur, leur esprit sont, en tout, différens :
Je ne puis ménager les deux en même tems.
Mais, vous, de votre part, prévenez en ce frere.
Que ne fera-t-il pas pour une sœur si chere !
Osez l'intéresser. Il vient : je vais sortir.
Parlez.

ELISE.

A l'éclairer pourrai-je consentir !



SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLEANTE.

^U JE vous trouve enfin seule, & puis, en assurance ;
D'un secret important vous faire confidence.

ELISE.

Et que me direz-vous ?

CLEANTE.

Cent choses dans un mot ;

J'aime.

ELISE.

Qui, vous, Cleante ?

CLEANTE.

Oui, j'aime. Mais plutôt ;
Je connois sur un fils quels sont les droits d'un pere ;

Qu'il lui doit obéir, lui devant la lumière ;
 Que le ciel les fit tous les maîtres de nos vœux ;
 Qu'il nous est défendu d'en disposer sans eux ;
 Et, qu'étant à l'abri des ardeurs indiscrettes,
 Leurs ames à l'erreur sont alors peu sujettes ;
 Qu'ils doivent, mieux que nous, voir ce qui nous convient ;
 Et qu'il faut écouter leur voix, qui nous retient,
 Quand notre emportement nous mene au précipice.
 Je vous le dis, ma sœur, & je me fais justice,
 Pour que votre vertu n'en prenne pas le soin :
 Car enfin mon amour, en eût-il plus besoin,
 Voudroit de vous n'entendre aucune remontrance.

ELISE.

Un tel amour peut bien conduire à l'imprudence :
 Mon frere, auriez-vous fait quelque engagement ?

CLEANTE.

Non ;

Mais, ma sœur, j'en ai pris la résolution.
 Et, s'il vous plait encor, point de raison contraire.

ELISE.

Je suis donc à vos yeux d'une humeur bien sévère ?

CLEANTE.

Non ; mais vous n'aimez point ; vous ignorez, hélas !
 D'un tendre attachement la force & les appas.
 Je crains votre sagesse.

ELISE.

Ah ! cessez, je vous prie :
 On en manque, dumoins une fois, dans la vie.
 Et si mon cœur à vous s'ouvroit de bonne foi,
 Vous pourriez vous trouver bien plus sage que moi.

CLEANTE.

Peut au ciel ! que votre ame eût pu , comme la mienne..

ELISE.

Sachons auparavant ce qu'il faut que j'apprenne.

La personne. . .

CLEANTE.

Elle est jeune. Elle loge ici près ;
 Et, pour nous charmer tous , semble être faite exprès.
 Elle est du créateur le plus parfait ouvrage ;
 Et son premier regard m'arracha mon hommage.
 Mariane est son nom. Dans sa chambre elle vit
 Près d'une mere infirme , & détenue au lit.
 Elle l'aime , la sert , la plaint , & la console
 D'une ardeur que ne peut exprimer la parole ,
 Et qui vous toucheroit , ainsi que ses façons.
 Que de graces n'ont pas ses moindres actions !
 Quelle douceur honnête , engageante , ingénue !
 Quelle !.. Ah ! ma sœur , pourquoi ne l'avez-vous pas vue !

ELISE.

Je vois , à ce discours , combien on doit l'aimer.
 Et son mérite est grand , puisqu'il sçut vous charmer.

CLEANTE.

Sous main j'ai découvert , avec un peu de peine ;
 Qu'un trop injuste sort les fait vivre avec gêne ;
 Et que leur bien , malgré leur prudence & leurs soins ;
 S'étend mal-aisément à leurs petits besoins.
 Quel plaisir ce doit être & quelle joie extrême
 De devenir utile à la beauté qu'on aime ;
 De pouvoir avec art , à des cœurs délicats ,
 Fournir quelques secours , qu'ils ne refusent pas !

Hélas ! je ne le puis. L'avarice d'un pere ?
 M'interdit ce bonheur ; elle me détespere.
 Ma sœur , concevez-vous mon rigoureux destin ?

ELISE.

Je vois votre infortune, & sens votre chagrin.

CLEANTE.

Il est si grand, ma sœur ! Eh ! pourrions-nous encore
 Souffrir ces traitemens, que notre ame dévore,
 Cette épargne fordide, où nous sommes astreints,
 Tant de privations, tant de desirs contraints,
 Enfin cette langueur, qui nous seche & nous mine !
 De quoi nous serviront les biens qu'on nous destine,
 Quand nous ne serons plus en âge d'en jouir ;
 S'il faut, en attendant, que, pour m'entretenir,
 Des amis, des voisins ma main presse la bourse,
 Que nous n'ayons d'habits que par cette ressource ?
 Ces sentimens, desquels j'ai voulu vous parler,
 Prudemment à mon pere il les faut dévoiler.
 Vous m'aidez, ma sœur. Et si, dans l'occurrence,
 Harpagon à mes vœux fait trop de résistance,
 Mariane, avec moi, vole vers d'autres lieux,
 Pour y jouir du sort que m'offriront les cieux.
 Si vous avez, ma sœur, quelque pareille affaire,
 Et si le sort fâcheux vous est aussi contraire,
 Si notre pere enfin résiste à vos raisons,
 Trop long-tems tourmentés nous l'abandonnerons.

ELISE.

Hélas ! il est trop vrai que son ame endurcie
 Nous fait bien regretter une mere chérie :
 Et sans . . .

CLEANTE

CLEANTE.

J'entends sa voix : éloignons-nous un peu ;
 Quand vous m'aurez, plus loin , achevé votre aveu ,
 Nous viendrons attaquer son humeur tyrannique.



SCÈNE III.

HARPAGON , LA FLECHE.

HARPAGON.

HORS d'ici tout-à-l'heure ; hors d'ici sans réplique !
 Vrai gibier de potence , habile & vieux filou.

LA FLECHE , *à part* ,

Ah ! le méchant vieillard , le vilain loup-garou !
 Il a le diable au corps , si je sçais m'y connoître.

HARPAGON.

Tu murmures !

LA FLECHE.

Pourquoi me chasser ?

HARPAGON.

Double traître !

C'est bien à toi d'oser demander des raisons !
 Sors vite , ou de cent coups . . .

LA FLECHE.

Modérez ces façons !

Qu'ai-je fait ?

HARPAGON.

Tu m'as fait , que je veux que tu sois

B

Mon maître, votre fils, entend qu'entre ces portes
J'attende son retour.

HARPAGON.

Va l'attendre dehors.

Et ne fois point ici planté comme un records,
Qui confidère, observe, & qui lorgne sa proie.
Je ne veut point d'un chien, qui guette sur ma voie,
D'un coquin affamé, qu'on devroit empaler,
Cherchant par-tout, des yeux, s'il n'est rien à voler.

LA FLECHE.

Vous voler ! mais la chose est-elle praticable ?
Il faudroit, pour le craindre, être un homme volable ;
Vous guettez, nuit & jour ; & vous renfermez tout.

HARPAGON.

Il me plaît de guetter ; c'est mon rôle, & mon goût :
Et je veux renfermer tout ce que bon me semble.
Voilà de mes mouchards, toujours instruits : (*à part.*)

Je tremble

Qu'il n'ait sur mon argent quelque fatal soupçon.
(*haut*) N'irois-tu pas prôner que dans cette maison
J'ai de l'argent caché ?

LA FLECHE.

Que votre âme est prudente !

Quoi ! de l'argent caché !

HARPAGON (*à part.*)

Bouche indigne, impudente !

(*à la Fleche.*)

Je ne dis pas cela. J'enrage. Je disois
Si tu ferois courir le bruit que j'en aurois ;

LA FLECHE.

Que cela soit, ou non; si, d'une ou d'autre forte;
C'est pour nous même chose: hélas! que nous importe!

HARPAGON.

(le menaçant.)

Tu raisonnes, je te... qu'on détale, va-t'en!

LA FLECHE.

Vous le voulez! Eh bien, je fors.

HARPAGON.

Non non; attends!

Ne m'emportes-tu rien?

LA FLECHE.

Quels soupçons sont les vôtres!

HARPAGON.

Viens ça; montre tes mains.

LA FLECHE.

Soit; les voilà.

HARPAGON.

Les autres!

LA FLECHE.

Les autres!

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Tenez.

HARPAGON *(montrant les chausses de La Fleche.)*

N'aurois-tu rien caché

Ici?

LA FLECHE.

Vous le sçavez quand vous aurez cherché!

B ji

HARPAGON, *tâtant les chauffis de La Fleche*

Dans ces larges endroits on met ce qu'on peut prendre.
Ce sont des receleurs... Ah! si j'en voyois pendre!

LA FLECHE (*à part.*)

Il mériteroit bien tout ce qu'il craint de moi.
Et que j'aurois de joie à le voler!

HARPAGON.

Hé ?

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Tu parles de voler.

LA FLECHE.

Je dis que votre adresse

Cherche si j'ai volé.

HARPAGON.

C'est le foin qui me presse.

(*Il fouille dans les poches de La Fleche.*)

LA FLECHE.

Voyez... (*bas*) Maudit soit l'avarice & les avaricieux!

HARPAGON.

Que dis-tu ? qu'est-ce encor ? que l'on t'entende mieux.
Tu parles d'avarice.

LA FLECHE.

Oui ; je viens de maudire

Les avaricieux.

HARPAGON.

Et que prétends-tu dire ?

De qui veux-tu parler dans ces propos malins ?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Qui sont-ils ?

LA FLECHE.

Des vilains !

Des ladres.

HARPAGON.

Mais , par là , qui veux-tu faire entendre ?

LA FLECHE.

Eh ! pourquoi vous mêler de le vouloir apprendre ?

HARPAGON.

C'est que cela me plaît. Maraude , crains mon courroux !

LA FLECHE.

Est-ce que vous croyez que je parle de vous ?

HARPAGON.

Je crois, ce que je crois. Mais , dans ton bavardage ,
A qui veux-tu parler ? à qui donc ce langage !

LA FLECHE.

Je parle ... à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi , valet maudit !

Je pourrais bien ici parler à ton habit.

LA FLECHE.

Pouvez-vous empêcher que je rende justice
Aux cancre détestés , que ronge l'avarice ?

HARPAGON.

Mais je t'empêcherai d'en jaser près de moi ;
Et devant Harpagon d'être insolent. Tais-toi.

Ai-je nommé quelqu'un ?

HARPAGON (*menaçant La Fleche.*)

Tu veux que je te touche !

Si tu parles...

LA FLECHE.

Ma foi ! que le morveux se mouche.

HARPAGON (*vivement.*)

Te tairas-tu donc ?

LA FLECHE.

Oui ; mais non pas de bon gré.

HARPAGON.

Ah ! Ah !

LA FLECHE.

(*montrant à Harpagon une poche de son juste-au-corps.*)

Tenez, Monsieur, vous n'êtes point madré ;
Il me reste une poche.

HARPAGON.

Allons. sans qu'on te fouille,
Pour éviter, mon cher, qu'ici l'on te dépouille.
Rends moi cela.

LA FLECHE.

Quoi donc ?

HARPAGON.

Mais ce que tu m'as pris,

LA FLECHE.

De votre acharnement qui ne seroit surpris !
Je suis intact.

H A R P A G O N.

Bien sûr ?

L A F L E C H E.

Rien n'est plus véritable ;

Si vous me connoissiez. . .

H A R P A G O N.

Eh bien , va-t'en au diable.

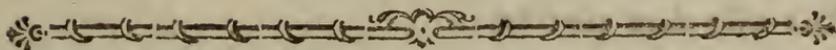
L A F L E C H E.

(à part en s'en allant.)

Beau congé !

H A R P A G O N.

Je le laisse à ta charge , entends-tu.

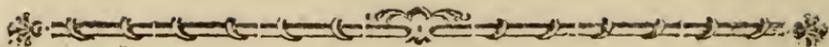


S C E N E I V.

H A R P A G O N , *seul.*

¶ L m'incommode fort ; je hais ce pied-tortu.
 Par ma foi , ce n'est pas petit soin pour un homme ;
 Que de vouloir chez lui garder certaine somme.
 Heureux qui peut avoir tout son fait bien placé ,
 Ne conservant jamais que pour le plus pressé !
 Dans toute une maison une cache fidele
 Est une chose rare , autant qu'essentielle ;
 Je la tiens nécessaire ; & je suspecte fort
 Les ferrures , les flancs d'un foible coffre-fort.
 Pour les hardis voleurs c'est une franche amorce ;
 Et toujours ce réduit est le premier qu'on force.





SCENE V.

HARPAGON. ELISE & CLEANTE
*parlant ensemble , & restant
 dans le fonds du théâtre.*

HARPAGON, (*se croyant seul.*)

QUI me dira d'ailleurs si j'ai bien fait encor
 D'enterrer au jardin dix mille écus en or.
 Hier un débiteur m'obligea de les prendre.
 Dix mille écus chez soi..

(*à part appercevant Cleante & Elise.*)

Ciel ! a-t-on pu m'entendre ?

Je crains, en raisonnant, d'avoir parlé trop haut :
 Et ma trop vive ardeur m'aura mis en défaut.

(*A Cleante & à Elise.*)

Hé ! qu'est-ce ?

CLEANTE.

Rien mon pere.

HARPAGON, (*à part.*)

Ils veulent tout connoître :

[*A Cleante & à Elise.*]

Depuis quand étiez-vous ?...

ELISE.

Nous venons de paroître ;

HARPAGON,

Vous avez entendu..

CLEANTE,

Quoi, mon pere ?

HARPAGON.

Là...

ELISE.

Quoi ?

HARPAGON,

Ce que je disois.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON,

Si-fait.

ELISE.

Pardonnez-moi,

HARPAGON,

Vous en avez fans doute entendu quelque chose.
 C'est qu'avec mon esprit, qui rarement repose,
 Je parlois ; je disois qu'il faut bien d'entre-gent,
 Pour pouvoir aujourd'hui trouver un peu d'argent ;
 Et je vantois enfin le bonheur de tout homme,
 Qui, de dix mille écus auroit chez lui la somme.

CLEANTE.

De peur d'être indiscrets, nous craignons d'approcher.

HARPAGON.

Par mon aveu naïf je veux vous empêcher
 De vous tromper tous deux, de penser que je dise
 Que j'ai dix mille écus.

CLEANTE.

Rien ne nous autorise

A vouloir nous mêler. . .

L'AVARE;

HARPAGON.

Comment, dix mille écus !
Plut à Dieu les avoir !

CLEANTE.

Je ne crois pas, non plus. . .

HARPAGON.

Ah ! pour moi ce seroit une bien bonne affaire !

ELISE.

Cette somme à vos vœux. . .

HARPAGON.

Seroit fort nécessaire.

CLEANTE.

Je pense. . .

HARPAGON.

Elle pourroit combler tous mes souhaits.

ELISE.

Mais. . .

HARPAGON.

Et je dirois moins que les tems sont mauvais.

CLEANTE.

Pourquoi vous plaindre tant ? on sçait que la fortune
Vous favorise assez.

HARPAGON.

Discours qui m'importune.

Rien n'est moins véritable ; & tous les beaux conteurs
Qui font courir ces bruits, ne sont que des menteurs.

ELISE.

Ayez moins de courroux.

HARPAGON.

Quelle douleur extrême
De voir, par ses enfans, trahir un pere même !

CLEANTE.

Parler de votre bien, est-ce donc vous trahir ?

HARPAGON.

Oui. Sur de tels discours, qu'on vous entend tenir,
Sur votre train de vie, & vos dépenses folles,
On croira que je suis tout coufu de pistoles :
On viendra m'égorger.

CLEANTE.

Que dépensai-je tant ?

HARPAGON.

Pourquoi cet étalage, offert à tout venant ?
Je blamois votre sœur : mais vous, c'est pis encore.
Quel habit ! que d'éclat ! comment on le décore !
La somme qu'ont couté l'habit & le galon,
Seroit bien mieux placée à constitution.
Mon fils, ce train pompétix & ces belles manieres,
Je vous l'ai dit vingt fois, ne me conviennent guerres !
Vous tranchez du marquis. Et, pour briller ainsi,
Sans doute à mon argent. . .

CLEANTE.

N'ayez point ce souci.

HARPAGON.

Je ne sçais. Mais enfin, ou pouvez-vous donc prendre ?

CLEANTE.

Je joue, & suis heureux. Et, voulant me répandre,
Je brille de mon gain,

HARPAGON.

Tampis; c'est fort mal fait!

Il faudroit le placer, pour tirer l'intérêt,
 Pour se former un fonds, qui servit de ressource.
 Mille inutilités épuisent votre bourse.
 Sans parler d'autres frais, dont je suis fort surpris;
 Pourquoi sur vos poignets ces dentelles de prix,
 Quand on y peut placer une toile légère?
 Cette perruque blonde est-là bien nécessaire!
 Ce qu'il en faut payer est de l'argent perdu
 Lorsque l'on a, pour rien, des cheveux de son crân!
 Or, de votre perruque, & de cette dentelle
 Deux cens livres, au moins, font la valeur réelle;
 Qui, portant seulement neuf un tiers tous les ans;...
 Vous feroit enpocher bien près de dix-neuf francs.

CLEANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Mais, parlons d'une autre affaire!

*Appercevant Cleante & Elise qui se font des signes**(bas à part)*

Hé ! Quels signes entr'eux ! Quel est donc ce mystère ?
 Gare ma bourse ! *(haut)* Enfin, pourquoi ces gestes là ?

ELISE.

Nous marchandons à qui d'abord vous parlera.
 Sur un point, tous les deux, nous voulions vous instruire.

HARPAGON.

A tous les deux aussi j'ai quelque chose à dire.

CLEANTE.

A vous, touchant l'himen, nous veulions nous ouvrir.

HARPAGON.

C'est à l'himen aussi que je veux en venir.

ELISE.

Juste Ciel !

HARPAGON.

Quelle peur ! Qu'est-ce donc qui la cause ?
Est-ce le nom , ma fille , ou seroit-ce la chose ?

CLEANTE.

L'himen peut à tous deux faire peur ; c'est selon
Que vous résisteriez à notre opinion.

HARPAGON (à Elise & à Cleante).

Ne vous alarmez point , & prenez patience.
Je sçais ce qu'il vous faut ; en bon pere j'y pense.
Vous serez tous contens. Allez ; je prétends bien,
Dans ce que je dois faire , agir pour votre bien.
D'abord , pour commencer , avez-vous vu , Cleante ;
Une jeune voisine , encore adolescente,
Qu'on nomme Mariane ?

CLEANTE.

Ah ! oui , mon pere.

HARPAGON , (à Elise.)

Et vous ?

ELISE.

On m'en a bien parlé.

HARPAGON , (à Cleante.)

Vous , mon fils , dites-nous

Ce que vous pensez d'elle.

CLEANTE.

Elle est... Elle est charmante ;

HARPAGON.

Sa physionomie ?

L'AVARE,

CLEANTE.

Elle est vive & touchante.

HARPAGON.

Ses manieres, son air ?

CLEANTE.

Ils savent enchanter.

HARPAGON.

Et pensez-vous, mon fils, qu'elle pût mériter
Que sur elle on tournât ses regards ?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Que c'est un bon parti ?

CLEANTE.

Fort bon.

HARPAGON.

Qu'elle doit faire

Un jour un bon ménage ?

CLEANTE.

Un ménage charmant.

HARPAGON.

Que son époux aura du bonheur ?

CLEANTE.

Sûrement.

HARPAGON.

Mais on la croit peu riche, obstacle qui m'arrête.

CLEANTE.

Eh ! qu'importe son bien ! sa personne est honnête.

HARPAGON.

Il importe , il importe. On pourroit toutes fois
Regagner d'autre part....

CLEANTE.

C'est ce que je conçois.

HARPAGON.

Enfin je suis ravi que nous pensions de même.
Son maintien , sa douceur m'ont subjugué ; je l'aime.
Et , pour peu que son bien puisse m'autoriser ,
Je veux incessamment l'épouser.

CLEANTE, (à demi-bas.)

L'épouser !

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Quoi ! vous voulez !... ?

HARPAGON.

Epouser Mariane.

CLEANTE.

Qui , vous !

HARPAGON.

Oui , moi , vous dis-je , & sans qu'on me condamne.
Mais quoi donc ?...

CLEANTE.

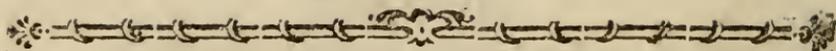
Tout-à-coup mes sens se sont troublés ;
Un éblouissement....

HARPAGON

(Tandis que Cleante sort)

Ce n'est rien ; vite allez

Boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.



SCÈNE VI.

HARPAGON, ELISÉ

HARPAGON, (*à part.*)

VOILA de mes fluets, tout faits comme leur mere:
(*à Elise.*)

Par cet arrangement j'ai donc ce qu'il me faut.
D'une certaine veuve on m'a parlé tantôt:
Je lui donne ton frere; & toi, ma chere fille,
Je veux te voir d'Anselme augmenter la famille;
Il sera ton mari.

ELISE.

Lui, mon pere!

HARPAGON.

Entre nous;

Tu ne pourrois trouver un plus prudent époux;
Riche, & qui compte encor sa cinquantieme année:

ELISE.

Un mérite si grand me rendroit fortunée;

(*faisant la révérence.*)

Mais, je veux, s'il vous plaît, ne pas me marier.

HARPAGON.

Et moi, je ne veux pas me voir contrarié;

[*contrefaisant Elise.*]

Et vous vous marierez, s'il vous plaît.

ELISE, (*faisant encore la révérence.*)

A mon pere

Je demande pardon.

HARPAGON.

HARPAGON, (*contrefaisant Elise.*)

A ma fille très-chère
 e le demande aussi.

ELISE.

De votre homme de bien
 Je suis l'humble servante,
 (*faisant encore la révérence.*)
 Et, si vous voulez bien,
 Son épouse, jamais.

HARPAGON.

Votre valet, Madame;
 (*contrefaisant Elise.*)
 Et, si vous voulez bien, vous deviendrez sa femme
 Ce soir :

ÉLISE.

Ce soir ! cela ne sera point ainsi.

HARPAGON.

Cela sera.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si...

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, si.

ÉLISE.

C'est à quoi votre cœur ne sçauroit me réduire.

HARPAGON.

Mon cœur t'y réduira.

ELISE.

Non, vous avez beau dire ;

Plûtôt je me tuerois.

HARPAGON, [*vivement.*]

Tu ne te tueras pas ;
Anselme me convient , & tu l'épouseras ;
Quel pere ouit jamais tels propos de sa fille ?

ELISE.

Quel pere a , de la sorte , établi sa famille ?

HARPAGON.

Mais , l'établissement que pour toi j'ai trouvé ,
Je gage que de tous il doit être approuvé.

ELISE.

Je gage le contraire ; & que tout homme sage
Nommeroit ridicule un pareil mariage.

HARPAGON.

Tiens ; Valere paroît : veux-tu qu'entre nous deux
Il soit , dans ce débat , le juge ?

ELISE.

Je le veux.

HARPAGON.

Promets-tu d'approuver son avis ?

ELISE.

Oui , mon pere.

HARPAGON.

C'est donc un marché fait. Écoute ici , Valere.



SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON, (*à Valere.*)

VIENS, ça. Sur certain point nous sommes peu d'accord ;
Tu dois juger ici qui de nous deux a tort.

VALERE.

C'est sans doute Elise.

HARPAGON.

Oui. Mais, sçais-tu bien la chose ?

VALERE.

Non. Sur votre bon sens mon esprit se repose ;
Pouvez-vous avoir tort !

HARPAGON.

Je lui donne ce soir

Un époux, dont les biens surpassent notre espoir ;
Et sage, comme moi. Cependant la coquine
Le refuse tout net, s'en moque, se mutine.
Que dis-tu de cela ?

VALERE, (*hésitant.*)

Qui, moi ce que j'en dis ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé... :

HARPAGON.

Quoi ?

VALERE.

Dans le fonds, je suis de votre avis.

Vous avez toujours droit ; pour qui sçait le connoître.
Mais, elle aussi n'a pas tout-à-fait tort , peut-être.

HARPAGON.

Mais le Seigneur Anselme est un tresor pour nous.
Il est bon Gentilhomme , aisé , tranquille , doux ,
Et n'ayant plus d'enfans d'un premier mariage.
Que peut-elle , après tout , desirer davantage ?

VALERE.

Il est vrai. Toutes fois si , sans vous résister ,
Elle représentoit que c'est trop se hâter ;
Qu'avec un peu de tems , elle pourroit comprendre. . . ?

HARPAGON.

C'est une occasion qu'aux cheveux il faut prendre,
Un avantage unique : & je puis , en un mot ,
La lui voir épouser sans dot.

VALERE.

Comment , sans dot ?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ma foi , je me tais : la raison est palpable ,
Excellente.

HARPAGON.

Pour moi , quel gain considérable !

VALERE.

Il est clair. Cependant , votre fille pourroit
Vous dire que ce nœud , plus dur qu'il ne paroît ;
Fait bien des malheureux , & pour toute la vie ;
Qu'on doit donc prudemment voir si la sympathie. . . ?

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE

Oui ; grand motif , pour ne rien écouter.
 Certaines gens peut-être oseroient ajouter ,
 Que , lorsque de sa fille on veut faire une femme ,
 Il est essentiel de consulter son ame ,
 Que l'inégalité d'âge , de sentimens
 Produit dans les maisons de grands dérangemens.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Bien repliqué. Toutes raisons contraires
 Doivent s'évanouir. Il est pourtant des peres ,
 Qui songeroient plutôt au sort de leur enfant ,
 A sa félicité , qu'à garder leur argent ;
 Qui la plaindroient d'avance , & prenant pour un crime
 D'en faire à l'intérêt une triste victime ,
 Voudroient dans son hymen cette conformité
 D'où nait l'honneur , la joie , & la tranquillité.

HARPAGON , (*vivement.*)

Mais , sans dot.

VALERE.

Il est vrai , voilà de quoi confondre :
 Sans dot ! à ces deux mots on n'a rien à répondre.

HARPAGON.

(*A part , regardant du côté du jardin.*)

Ouais ! je crois que j'entends aboyer quelque chien :

[*A Valere.*]

Peut-être qu'à ma cache . . . Attendez ; je reviens.





SCENE VIII.

VALERE, ÉLISE.

ÉLISE.

Quels sont donc ces propos? Vous moquez-vous Valere?

VALERE.

Je veux, par la douceur, subjuguier votre pere.
 A fronder ce qu'il pense on échoueroit toujours.
 Avec de tels esprits n'allons que par détours.
 Dès qu'ils sont ennemis de toute résistance,
 Dès que la vérité les choque & les offense,
 Dès que la déraison devient leur attribut,
 Ce n'est qu'en biaisant qu'on les mene à son but.
 Feignez de condescendre à cette humeur sauvage:
 Cédez, pour réussir.

ÉLISE.

Mais quoi, ce mariage?

VALERE.

Demandez un délai. Soyez malade enfin.

ÉLISE.

Tout sera découvert, s'il vient un Médecin.

VALERE.

Vous vous moquez, je crois; sçavent-ils s'y connoître?
 Vous ferez, à leurs yeux, ce que vous voudrez être.
 Choisissez-vous uu mal, d'abord ils trouveront.
 Que vous deviez l'avoir, & vous le prouveront.



SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON, (*à part, dans le fond du théâtre.*)

C'EST rien, dieu merci.

VALERE, (*à Elise, sans voir Harpagon.*)

Pour ressource dernière,
La fuite, au pis aller, nous tireroit d'affaire ;
Et si votre ame, Elise, a de la fermeté...

(*Appercevant Harpagon.*)

Votre pere, en un mot, doit seul être écouté :
Il lui faut obéir. Une fille décente
Doit peu considérer l'homme qu'on lui présente ;
Et quand même il seroit mal-fait, & vieux, & sot ;
Elle doit l'épouser, dès qu'il la prend sans dot.

HARPAGON, (*à part.*)

Comme c'est bien parler !

VALERE, (*à Harpagon.*)

Excusez-moi, de grace !
Si j'ose m'exprimer avec un peu d'audace.

HARPAGON,

Comment ! tu me ravis : & je veux, entends-tu !
Que tu prennes sur elle un pouvoir absolu.

(*A Elise.*)

Oui, songe à raisonner ; sur toi je lui confie
L'autorité qu'ici le ciel m'a départie.

Je veux que ses conseils soient tous par toi suivis !

L'AVARE,

VALERE, (à Elise.)

Maintenant, résistez à mes prudens avis.

(Elise sort.)



SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

JE vais suivre ses pas, pour encore lui dire
Mille bonnes raisons.

HARPAGON.

Oui, finis de l'instruire
Pour notre bien.

VALERE.

Il faut la bien mener, ma foi,

HARPAGON.

Sans doute, & même...

VALERE.

Allez; reposez-vous sur moi;
Je parviendrai...

HARPAGON.

Courage. Une affaire m'invite
A sortir du logis; je reviendrai bien vite.

VALERE, (adressant la parole à Elise, en s'en
allant du côté, par où elle est sortie.)

Oui, l'argent, plus que tout, doit être précieux.
D'un pere si sensé remerciez les cieus.
Il scait comme on doit vivre. Et dès que l'on veut prendre

Une fille sans dot, son ame doit se rendre,
Sans dot, doit tenir lieu de talens, de beauté,
De naissance, d'honneur, même de probité.

HARPAGON, (*seul.*)

Ah ! les divins propos ! c'est un garçon à suivre.
Avec de telles gens bienheureux qui peut vivre !




 ACTE II.
 

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA FLECHE.

CLEANTE.

D'Ou fors-tu donc, maraud, & pourquoi cet oubli ?
Ne t'ai-je pas donné l'ordre...

LA FLECHE.

Je l'ai rempli.

J'étois ici venu vous guetter, vous attendre :
Le Seigneur Harpagon, des hommes le moins tendre ;
M'a forcé d'en sortir, me voulant assommer.

CLEANTE.

Du tour de notre affaire on a dû t'informer.
Elle presse. Et j'ai sçu la plus triste nouvelle :
Mon pere est mon rival.

LA FLECHE.

Votre pere s'en mêle !

CLEANTE.

Juge de ma contrainte, apprenant ce malheur,
Pour ne pas lui montrer mon trouble & ma douleur.

LA FLECHE.

De quoi s'avise-t-il, de par les mille diables !
L'amour fut-il jamais formé pour ses semblables ?

CLEANTE.

Ah ! c'est pour mes péchés qu'il aime dans ce jour.

LA FLECHE.

Mais vous , Monsieur , pourquoi lui cacher votre amour ?

CLEANTE.

Pour qu'il soupçonne moins mes soins & ma conduite ,
S'il falloit détourner cet hymen qu'il médite.

Mais , qu'a-t-on répondu ? Comblera-t-on mes vœux ?

LA FLECHE.

Ma foi, les emprunteurs sont gens bien malheureux,
A d'étranges façons on a droit de s'attendre ,
Quand des fesse-Mathieu l'on doit ainsi dépendre.

CLEANTE.

L'affaire manquera.

LA FLECHE.

Pardonnez - moi , Monsieur.
Notre Courtier adroit , plein de zele , d'ardeur ,
Maître Simon , m'a dit qu'il a fait l'impossible.
A votre air de douceur sa tendre ame est sensible.

CLEANTE.

Il me fera toucher les quinze mille francs ?

LA FLECHE.

Vous les aurez , Monsieur , bien comptés , bien sonans ,
A quelque chose près , vous , approuvant d'avance
Certains points capitaux , notés en conscience.

CLEANTE.

As-tu vu , de tes yeux , celui qui comptera ?

LA FLECHE.

C'est bien ainsi vraiment qu'agissent ces gens-là !

Plus que vous il se cache. En de telles affaires ;
 Il faut passer , ma foi , par bien d'autres mysteres ,
 On veut celer son nom : & c'est à vous d'aller
 Dans la maison d'un tiers où l'on veut vous parler ;
 C'est là , qu'à la personne il faudra dire en face
 La valeur de vos biens , & qu'elle est votre race ,
 Et je ne doute pas qu'en cette occasion ,
 Tout obstacle ne cède au seul nom d'Harpagon.

C L E A N T E .

Oui ; principalement , le trépas de ma mere
 M'ayant acquis des biens , qu'on ne peut me soustraire ;

L A F L E C H E (montrant un papier.)

A notre entremetteur il a dicté ceci ,
 Et veut que sur le tout vous soyez éclairci ,
 Avant qu'aucunement l'affaire se commence.

(La Fleche lit)

Supposé , que le prêteur
 Puisse prêter avec toute assurance ;
 Que l'emprunteur soit majeur ;
 Que chez lui regne l'opulence ,
 Sans dette , sans procès , sans noise , &c. ;
 Alors , l'emprunteur signera
 Une obligation bonne , exacte , bien claire ,
 Faite par devant un Notaire ;
 Le moins fripon qu'il se pourra ;
 Lequel le prêteur choisira ,
 Puisque sur-tout c'est à lui qu'il importe
 Que le susdit contrat soit fait en bonne sorte.

C L E A N T E .

Je n'ai certainement rien à dire à cela ;

LA FLECHE.

*Le dit prêteur, avec sa conscience
Ne voulant avoir de conflit,
N'entend tirer que le denier dix-huit.*

CLEANTE.

Quoi ! le denier dix-huit ! ah ! que de bienfiance !
Mais, rien n'est plus honnête.

LA FLECHE.

Oui comme vous je pense. . .

*Le prêteur, n'ayant point chez lui
La somme nécessaire, il l'emprunte d'autrui
Pour satisfaire la personne :
Or, il est naturel que l'intérêt, qu'il donne
Au denier vingt, lui soit payé
En outre, & par dessus l'intérêt ostroyé ;
Puisqu'il ne fait l'emprunt que pour rendre service.*

CLEANTE.

Peste du juif ! voilà certes un bon office ! . .
C'est presqu'au denier onze.

LA FLECHE.

Il est vrai ; je l'ai dit :

Voyez.

CLEANTE :

Quoi ? j'ai besoin d'user de ce crédit :
Je dois tout accepter :

LA FLECHE.

J'ai fait cette réponse.

CLEANTE (voyant que La Fleche va continuer de lire.)
Qu'est-ce encor ?

LA FLECHE.

C'est un rien qui termine l'annonce ;

Des quinze mille francs, qu'on demande au Prêteur ;
 Il n'en peut, en argent, compter que douze mille :
 Et, pour le reste, il faut que l'emprunteur
 Prenne nippes, bijoux, avec quelque ustensile :
 Lesquels effets, bien décrits, bien cotés,
 Sont tous ci-dessous rapportés,
 Et lui seront vendus par le prêteur sincère
 Au marché le meilleur qu'il a cru pouvoir faire.

CLEANTE.

Que veut dire ceci ?

LA FLECHÉ.

Je vais lire, écoutez...
 Premièrement, un lit de quatre pieds,
 A bandes de point de Hongrie,
 Que l'ouvrier appliqua proprement ;
 Sur un drap olive, charmant ;
 Avec chaises, fauteuil, courte-pointe assortie ;
 Le tout, bon comme neuf, doublé légèrement
 D'un petit taffetas, rouge & bleu, qui varie
 Plus un pavillon, haut & net,
 D'une bonne serge d'Aumale
 Couleur de rose pâle ;
 Et les franges de soie, ainsi que le molet.

CLEANTE.

Eh que ferai-je moi ?

LA FLECHÉ.

Suivons, & sans scandale,
 Plus, en tapisserie, au goût du tems passé,
 Les fideles amours de Gombaut & Macé :
 Plus, une grande table, en noyer, des plus belles ;

*Ayant douze piliers, se tirant des deux bouts ;
Ou l'on a placé, par dessous.
Six commodes escabelles :*

CLEANTE.

Qu'ai-je à faire, morbleu? . .

LA FLECHE.

Vous êtes trop tôt las

De tout ce beau détail ; ne nous emportons pas.

*Plus trois mousquets ; venus d'Asie,
Suivis de leur fourchette, & de naïre brillans :
Plus un fourneau, fait de brique vernie,
Double cornue, & trois récipients,
Inventions, utiles, de tout tems,
Aux Amateurs de la Chymie :*

CLEANTE.

Je te dis que j'énrage.

LA FLECHE.

Encor quelques instans.

*Plus, un beau luth d'Italie,
De cordes à boyau garni, presque en entier :
Plus, uu trou-madame, un damier,
Accomagnés d'un jeu de l'oie,
Renouvelé des Grecs, pour passer dans la joie
Le tems qu'on ne peut employer :
Plus, un long lézard d'Amérique,
Tirant trois grands pieds & demi,
De foin aristement rempli ;
Rareté, qui flatte, & qui pique
Lorsqu'elle est suspendue au plancher d'un salon.
Lesquels effets nombreux, dont est fait mention,*

*Valans pour le prêteur une grosse finance ,
Sont rabaiſſés , de convenance ,
A mille écus , par ſa diſcrétion.*

CLEANTE.

Le traître , le bourreau veut encore être honnête !
Que la peſte l'étouffe , & ſon ame diſcrete !
Quelle uſure inouïe ! Il n'eſt point ſatisfait
De me faire ſubir le plus fort intérêt :
Morbleu ! Je dois encore , ou de force , ou de grâce ;
Prendre , pour mille écus , les bribes qu'il ramaffe.
En aurai-je deux cens ? Il me faudra pourtant ,
Dévorant mon dépit , faire comme il l'entend :
Dans la néceſſité , que mon pere me forge ,
Le ſcélérat me tient le poignard ſur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois juſtement , ſauf ce que je vous dois ,
Au chemin , que Panurge enfiloit autrefois
Pour parvenir bientôt au palais de miſere ,
Prenant toujours d'avance un argent uſuraire ,
Achetant chèrement , à mal vendre empreſſé ,
Mangeant ſon bléd en herbe.

CLEANTE.

Hélas ! j'y ſuis forcé.

C'eſt à quoi ſont réduits , avec un pere avare ,
Des enfans trop contraints , que ſa léſine égare.
Et puis , on ſe récrie ; & l'on ſ'étonne fort
Que ces infortunés aſpirent à leur mort.

LA FLECHE.

Oui ; le vôtre ſur-tout , par la gêne où nous ſommes ;
Aigriroit contre lui le plus benin des hommes.
Je n'ai paſ , Dieu merci , des penchans dangereux ;

Et, parmi mes pareils, qui font peu scrupuleux,
 Je fais adroitement me tirer des affaires
 Qui pourroient devenir un peu patibulaires:
 Toutes fois, votre pere, avec ses procédés,
 Feroit tourner ma main aux gestes hafardés;
 Et votre serviteur seroit enclin à croire
 Qu'il seroit dans sa bourse une œuvre méritoire.

C L E A N T E [*tendant la main pour
 recevoir de La Fleche le
 Mémoire qu'il a lu.*)

Donne; que j'examine un cartel si plaisant.



S C E N E II.

HARPAGON, Me. SIMON, CLEANTE
 ET LA FLECHE (*dans le fond du théâtre.*)

Me. S I M O N (*à Harpagon.*)

OUI, Monsieur, le jeune homme a grand besoin d'argent:
 Et, sur ce qu'on m'a dit, nous pourrons le réduire
 A remplir tous les points qu'il vous plaira prescrire.

H A R P A G O N.

Oui; mais, Maître Simon, avant de m'embarquer,
 Dans cette affaire enfin n'a-t-on rien à risquer?
 Avez-vous sçu son nom, ses biens & sa naissance?

Me S I M O N.

Je vous en donnerai fort peu de connoissance:
 Ce n'est que par hasard qu'avec lui j'ai traité.
 Mais, par lui, sans détour, tout vous sera conté:
 Et son homme a juré que rien n'est plus solide.

D

De ses parens ici la fortune est splendide ?
 Il dit sa mere morte , & s'il faut , répondra
 Que , dans huit mois , au plus , son pere la suivra :

HARPAGON.

Allons , c'est quelque chose. Il faut bien , dans la vie
 Servir , quand on le peut , l'honnête homme qui prie.

Me. SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE (*bas à Cleante ; reconnoissant Me. Simon :*),

Eh quoi ! notre Maître Simon
 Qui parle en confidence au Seigneur Harpagon !

CLEANTE, (*bas à La Fleche.*)

Sçauroit-il qui je suis ? Et toi-même à l'instruire ? . . . !

Me. SIMON (*à La Fleche.*)

Ah , ah ! quoi donc , si tôt ! Qui diantre a pu vous dire !
 Que c'étoit le logis ?

(*à Harpagon.*)

Ce n'est pas moi du moins.

Qui leur ai découvert ce qu'ont caché vos soins.
 Mais , en ceci le mal n'est pas grand , ce me semble.
 Ces Messieurs sont discrets : & vous pouvez ensemble
 Vous expliquer ici.

HARPAGON.

Comment ?

Me. SIMON (*montrant Cleante.*)

C'est là , Monsieur,

Des quinze mille francs le solide emprunteur.

HARPAGON (*à Cleante.*)

Comment ! c'est toi , pendard , qui te portes à faire
 De telles actions ?

CLEANTE.

Comment ! c'est vous , mon pere ;
Qui vous abandonnez à ces excès honteux ?

(*Me. Simon s'enfuit ; & La Fleche va se cacher.*)

SCENE III.

HARPAGON , CLEANTE.

HARPAGON.

U fais de ces emprunts coupables , ruineux ?

CLEANTE.

Votre ame , à de tels prêts , ainsi se prostitue ?

HARPAGON.

Oses-tu bien encor te montrer à ma vue ?

CLEANTE.

Osez-vous bien encor paroître aux yeux des gens ?

HARPAGON,

Ah ! n'es-tu pas honteux , en ces débordemens ,
De te précipiter dans d'horribles dépenses ;
De dissiper ainsi , dans ces pertes immenses ,
Tous les biens précieux , par tes parens laissés ;
Et que dans les sueurs ils t'avoient amassés ?

CLEANTE.

Ne rougissez-vous pas de l'opprobre qu'attirent
Les dangereux profits , où vos pareils aspirent ;
Et de sacrifier honneur , gloire , vertu ,
Au désir dévorant d'entasser des écus ;

De surpasser enfin , par des marchés iniques ,
Des plus grands usuriers les infames pratiques ?

HARPAGON.

Vas ; fors d'ici , coquin , ôte-toi de mes yeux.

CLEANTE.

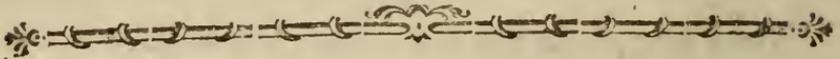
Quel est , à votre avis , plus coupable des deux ,
De celui , qui marchandé un argent nécessaire ,
Ou de tel qui le vole , & qui n'en a que faire ?

HARPAGON , (*vivement.*)

Sors , te dis-je , crois moi , fuis mon ressentiment.

(*seul.*)

Je ne suis point fâché de cet événement.
C'est un nouveau motif d'épier sa conduite.



SCENE IV.

FROSINE , HARPAGON.

FROSINE.

MONSIEUR...

HARPAGON.

Attendez-moi ; je retourne bien vite.

(*à part.*)

Allons vers notre argent ; il faut encor tout voir.



SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE (*sans voir Frofine.*)

L'AVENTURE est bouffonne. Il doit certes avoir
Quelque magasin plein de hardes inconnues.
Le rôle en est, pour nous, comme tombé des nues.

FROSINE.

C'est toi, pauvre La Fleche ! eh, quel coup imprévu !

LA FLECHE.

Ah, ah ! C'est toi, Frofine ! ici pourquoi viens-tu ?

FROSINE.

J'y viens, comme par-tout, m'entremettre d'affaires,
Fournir aux malheureux des secours nécessaires,
Presque sans intérêt, me rendre utile aux gens,
Et tâcher, en un mot, d'employer mes talens.
Tu sçais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse.
Le ciel à nos pareils a donné pour richesse
L'intrigue & l'industrie.

LA FLECHE.

Avec le vieux patron

As-tu quelque négoce ?

FROSINE.

Et, par occasion,
'en tirerai, je crois, honnête récompense.

LA FLECHE.

De lui ? tu serois donc plus saine qu'on ne pense.
Ici l'argent est ther.

FROSINE.

Ah ! lorsque , par bonheur ,

On prend de certains soins.

LA FLECHE.

Je suis ton serviteur.

Et tu n'as pas encor l'honneur de bien connoître
 Le train de la maison. Le pere de mon maitre
 Est , de tous les humains , l'humain le moins humain.
 C'est une dureté , sans exemple & sans fin.
 Il n'est point de démarche & de service étrange
 Qui puisse ouvrir ses mains. Estime , accueil , louange ,
 Bienveillance en paroles , offres , ton obligéant ,
 De lui vous aurez tout , excepté de l'argent.
 Il craint toujours de perdre ; on le lit dans ses rides :
 Sa bienfaisance est sèche , & ses faveurs arides.
 Et le terme *donner* lui déplaît à tel point ,
 Qu'il prête le bon jour , & ne le donne point.

FROSINE.

Va , je connois mes gens , & sçais l'art de les traire.
 J'excite leur tendresse , & la rends tributaire :
 Et j'ai le grand secret , pour qu'ils suivent mes loix ,
 De trouver de leurs cœurs les sensibles endroits.

LA FLECHE.

Vains projets pour notre homme : en vain serois-tu finé,
 Tu ne pourras jamais séduire sa léfine.
 Là-dessus , belle Reine , il est turc jusqu'aux dents ,
 Et d'une turquerie à désoler les gens.
 Vous crêveriez ; n'importe. Il préfere l'espece
 A réputation , honneur , gloire , sagesse.
 Tout demandeur le choque , altere son humeur ,
 Lui dé hire le sein , & lui perce le cœur.
 Et si . . . Mais il revient ; je quitte la partie.

SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

*(à part.)**[à Frosine.]*

Tout va le mieux du monde. Eh bien! qu'est-ce, ma mie?

FROSINE.

Ah, mon Dieu! quel plaisir! comme vous vous portez!
On voit sur votre front la perle des santés,

HARPAGON.

Sur mon front?

FROSINE.

Quel tein frais!

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Malepeste!

Vous ne fâtes jamais si jeune, ni si leste.

Quel air de verd-galant! ah! j'en vois, entre nous,
N'ayant pas leurs trente ans, qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Et cependant, Frosine, au moins j'en ai soixante.

FROSINE.

Qu'est-ce que soixante ans? la remarque est plaisante!
De l'âge des maris c'est la belle saison;
Et vous la commencez.

HARPAGON.

Tu peux avoir raison.

D. 4.

Pourtant, vingt ans de moins me feroient peu de peine.

FROSINE.

Vous vous moquez, Monsieur, la chose est très-certaine.
Pour vous, vingt ans de moins feroient du bien perdu.
Avec ce gros corps droit, ce visage joufflu,
Vous irez à cent ans.

HARPAGON.

Où?

FROSINE.

J'en répons, vous dis-je;
Et dix marques sur vous attestent le prodige.
Tenez-vous, s'il vous plait. Voilà, près de vos yeux,
De la plus longue vie un signe merveilleux.

HARPAGON.

Tu t'y connois?

FROSINE.

Sans doute. Ouvrez cette main blanche.
Quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Où?

FROSINE.

Celle qui se penche
Jusques là-bas.

HARPAGON.

Eh bien?

FROSINE.

Ce sont signes certains.
Je vous disois cent ans; vous passerez six vingts.

HARPAGON.

Quoi, vraiment?

FROSINE.

Il faudra que quelqu'un vous affomme ;
C'est moi qui vous le dis , & que vous ferez homme
A mettre dans la tombe enfans , petits-enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Mais , comment vont certains arrangemens ?

FROSINE.

Faut-il le demander , quand c'est moi qui s'en mêle ?
A tout je réussis. Lorsque sur-tout mon zele
A traiter d'un hymen est par fois employé ,
Je ne fais que paroître ; autant de marié.
Et , si ma tête habile en faisoit l'entreprise ,
Je marierois , je crois , le Grand Turc & Venise.
J'ai trouvé , quant à nous , moins de difficulté :
Chez elles fort connue , avec soin j'ai vanté
De vous & de vos biens ce que je puis connoître,
A la mere j'ai dit qu'au bas de sa fenêtre
Les regards de sa fille ont percé votre cœur ,
Et qu'enfin votre main veut faire son bonheur.

HARPAGON.

La Dame a répondu...

FROSINE.

De tout elle est ravie.

Et d'abord qu'elle a sçu votre amoureuse envie
De voir chez vous sa fille , au contrat de ce soir,
Elle a topé sur l'heure ; & vous devez l'avoir :
Je l'accompagnerai.

HARPAGON.

Ne pouvant me défendre
De donner , comme il faut , à souper à mon gendre
Je serai fort content qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Un tel arrangement ne nous convient point mal.
Après-dîné, d'abord, elle voit votre fille :
C'est comme qui diroit visite de famille.
Ensuite vers la foire elle porte ses pas ;
Et puis, elle revient assister au repas.

HARPAGON.

Elles pourront ensemble aller dans mon carrosse ;
Que je leur prêterai...

FROSINE.

Pour annoncer la nôce :

Fort bien.

HARPAGON.

Mais, à la mere as-tu parlé du moins
De ce qui devoit être un objet de tes soins,
Du bien que doit avoir sa fille en mariage ?
Par quelque sacrifice il faut qu'elle m'engage
Qu'elle se saigne enfin. En telle occasion,
L'on fait que le bien aide à l'inclination.

FROSINE.

Comment ! c'est une fille, outre qu'elle est charmante,
Qui vous apportera cinq cens louis de rente.

HARPAGON.

Douze mille francs !

FROSINE.

Oui, Monsieur, en premier lieu.

Elle fut élevée à ne manger que peu.
Elle est accoutumée à vivre, par boutade,
De fromage, de fruits, de lait, ou de salade.
Il ne lui faudra donc, ni ragoûts renommés,
Ni gibier rare & cher, réduit en consommés.

Ni ces orges mondés , & tant de friandises ;
 Qui , pour toute autre ici , seroient choses réquises ;
 Et , par an , tout cela doit bien être compté
 Au moins trois mille francs. A sa sobriété
 Doit être jointe encor sa grande économie
 En habits somptueux , meubles , bijouterie ,
 Effets , qui chaque année épuisent les maris :
 Et quatre mille francs , c'est les mettre à bas prix,
 De plus , pour tous les jeux sa haine est invincible,
 C'est une passion , aux Dames si nuisible !
 Ah ! Monsieur , j'en connois une , de nos quartiers ,
 Qui , depuis une année , a sçu , de ses deniers ,
 Perdre vingt mille francs au seul trente & quarante.
 Mais , pour être certains , modérons cette rente ,
 N'en prenons que le quart , c'est bien cinq mille francs ;
 Quatre mille en habits , ou bijoux éclatans ,
 Cela monte à neuf mille : enfin , touchant les vivres ,
 Nous mettons mille écus ; c'est douze mille livres.

H A R P A G O N .

Tu calcules fort bien ; mais c'est un compte en l'air.

F R O S I N E .

Comment ? est-il de fond plus solide & plus clair
 Que sa sobriété , sa simplicité rare ,
 Sa haine pour le jeu , qui si souvent égare ?

H A R P A G O N .

Tu te moques , je crois , de lui compter pour lot
 Des épargnes à faire , & d'en former sa dot.
 Si je ne reçois rien , donnerai-je quittancé ?
 Il faut bien , en un mot , que , dans cette occurrence,
 On touche quelque chose.

FROSINE.

Eh ! oui , vous toucherez :

Dans un certain pays , qu'au plutôt vous sçauvez ,
Il leur reste du bien , dont vous ferez le maître.

HARPAGON.

Soit. Une chose encor doit m'arrêter peut-être :
Mariane est bien jeune ; on voit les jeunes gens
Ne rechercher que ceux qui leur sont ressemblans ;
Elle pourroit haïr un époux de mon âge ,
Et faire mon malheur , par une humeur volage.

FROSINE.

Vous la connoissez mal. Et j'allois entamer
Un point particulier , qui va vous ranimer.
Par raison , par penchant , détestant la jeunesse ,
Elle ne peut , dit-elle , aimer que la vieilleffe.

HARPAGON.

La vieilleffe !

FROSINE.

Oui , Monsieur. Il eût fallu l'ouïr
Sur son goût , singulier franchement discourir.
Un jeune homme ; si donc ! Son plaisir délectable
Est de voir d'un vieillard la barbe vénérable.
Pour elle les plus vieux sont les plus séduifans.
Et n'allez-pas sur-tout vous ôter quelques ans :
Elle veut , tout au moins , qu'on soit sexagénaire.
Et , dans ces derniers tems , au nez de son notaire
Elle rompit tout net , prête à se marier ,
Son amant n'ayant pas soixante ans en entier ,
Et s'étant , pour signer , présenté sans lunettes.

HARPAGON.

Mais sans doute elle avoit quelques raisons secrètes.

FROSINE.

Non ; moins de soixante ans ne-la contente pas :
Les lunettes enfin pour elle ont mille appas.

HARPAGON.

Voilà certainement une chose nouvelle.

FROSINE.

Tout cela n'est encor que pure bagatelle.
Dans son appartement elle a quelques tableaux ,
Estampes , ou reliefs , ou tels autres morceaux :
Vous croiriez que ce sont des Paris , un Céphale ,
Adonis , Apollon , Hercule aux pieds d'Omphale :
Point du tout. On voit là , bien encadrés en or ,
Saturne avec sa barbe , un Priam , un Nestor ,
Anchise sur le dos de son fils charitable.

HARPAGON.

L'auroit-on jamais crû ? c'est yraiment admirable.
J'apprends , avec transport , qu'elle est de cette humeur ;
Et , ses goûts singuliers ont des droits sur mon cœur.
Si , comme elle , vois-tu , le sort m'avoit fait femme ;
Jamais les jeunes gens n'auroient charmé mon ame.

FROSINE.

Vraiment , je le crois bien. Eh ! voilà pour nos yeux
De plaisans affiquets ! ce sont de beaux morveux ,
De beaux godelureaux , bien taillés pour nous plaire !
Quel plaisir , dites-moi , cela peut-il nous faire ?

HARPAGON.

Je ne puis le comprendre , & ne sçais pas comment
Bien des femmes par-tout peuvent les aimer tant.

FROSINE.

C'est en elles , Monsieur , une erreur véritable.

Trouver, comme elles font, la jeunesse agréable,
Est-ce avoir du bon sens ? Ces blondins font les beaux,
Fi ! comment s'attacher à de tels animaux !

HARPAGON.

Eh ! je le dis toujours : avec leur ton de poule,
Leur menton cotonneux, leur œillade qui roule,
Leur main dans le gousset, leur poil blanchi, cardé,
Leurs coudes en arrière & leur buste guindé...

FROSINE.

Oui ; comparés à vous, ils ont belle encolure.
Parlez-moi d'un tel homme. Avec cette figure,
Ce vêtement, qui couvre un grand corps fait autour,
On semble tout formé pour inspirer l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves donc bien ?

FROSINE.

Mais, vous êtes à peindre.
Tournez-vous, s'il vous plait... oui, là, sans vous con-
traindre...
Au mieux... que je vous voie avancer quelques pas...
Quoi ! c'est un corps taillé, souple, sans embarras,
Sain.

HARPAGON.

Je le fais assez, n'étoit ce maudit rhume,
Qui me quitte, revient, & toujours me consume.

FROSINE.

Ce rhume-là vous sied. Vous avez à tousser
Certaine grace, un air...

HARPAGON.

Je pourrois m'en passer.

Parlons de notre objet. Quand j'étois dans la rue ;
A-t-elle quelquefois sur moi jetté la vue ?

FROSINE.

Pas encor ; mais de vous nous avons tant traité !
J'ai fait votre portrait : je vous ai tant vanté.

HARPAGON.

C'est fort bien fait , Frosine ; & je t'en remercie.

FROSINE.

Monsieur , c'est malgré moi qu'aujourd'hui je vous prie ;
Faute d'un peu d'argent , je vais perdre un procès

(*Harpagon prend un air sérieux.*)

Près de vous si ma plainte avoit quelque succès ;
Vous me procureriez le gain de cette affaire.
Le bonheur de vous voir va la rendre bien fiere.

(*Harpagon reprend son air gai.*)

Combien vous lui plairez dans cet ajustement !
Cette fraise à l'antique : & ce pourpoint charmant ;
Ce haut de-chausses court , tenant aux aiguillettes ,
Point de rubans , point d'or , encor moins de paillettes...
Son ame chérira cette simplicité ,
Et sera folle enfin d'un homme aiguilletté.

HARPAGON.

Ah ! que j'ai de plaisir d'une telle assurance !

FROSINE.

Mon procès est , Monsieur , de grande conséquence ;

(*Harpagon reprend son air sérieux.*)

Cette affaire pouvant me perdre pour toujours ,
Mon salut dépendroit du plus léger secours .

Quand je parlois de vous il faudroit l'avoir vue ;

(*Harpagon reprend son air gai.*)

De vos rares vertus comme elle étoit émue !
 Enfin, je l'ai réduite à se fort chagriner ,
 Si bientôt votre hymen nè se peut terminer.

HARPAGON.

Quel service pour moi ! Frosine, tu dois croire
 Qu'il ne pourra jamais sortir de ma mémoire.

FROSINE.

Rétablissez mon fort ; obligez-moi , Monsieur ;
 (*Harpagon reprend encore son air sérieux.*)
 Le souvenir de même en vivra dans mon cœur.

HARPAGON.

Adieu ; je dois aller finir quelque écriture.

FROSINE.

Monsieur , vous ne sçauriez jamais , je vous le jure ;
 M'accorder des secours dans un plus grand besoin.

HARPAGON.

Va , va , je donnerai . . . mes ordres avec soin
 Pour qu'on vous ait tantôt préparé l'équipage.

FROSINE.

Je me garderois bien de tenir ce langage ;
 Si la nécessité qui contraint . . .

HARPAGON.

Et je veux

Qu'on ne soupe point tard , pour qu'on s'en porte mieux.

FROSINE.

A mon besoin pressant cessez d'être rébellé ;
 Et jugez du plaisir . . .

HARPAGON.

(*répondant vers la coulisse.*)

Je m'en vais . . . On m'appelle :

Ah

Ah ça , jusqu'à tantôt.

[*Harpagon sort.*]

FROSINE.

Vilain chien de matou !

Que la fièvre te serre & te torde le cou.

Le ladre est donc toujours un roc impénétrable !

Il ne faut pourtant pas tout envoyer au diable :

Et ne paya-t'il pas les soins que j'aurai pris ,

Je sçais comment , d'ailleurs , en recevoir le prix :





 ACTE III.



SCENE PREMIERE.

HARPAGON , CLÉANTE , ÉLISE , VALERE ,
 DAME CLAUDE *tenant un balai* , Me.
 JACQUES , LA MERLUCHE , BRIN-
 DAVOINE.

HARPAGON.

ALLONS , venez ça ; tous , que je vous distribue ;
 Pour ce soir , les emplois , où je vous constitue.

Approchez Dame Claude ; & mettez-vous en train.

Vous êtes , comme il faut , les armes à la main.

Je veux vous voir ici nettoyer toutes choses.

Mais , touchez mes effets comme on touche des roses :

Ne les frottez pas trop , de peur de les user.

Ma prudence , de plus , doit vous autoriser ,

Pendant tout le repas , à veiller sur le verre.

S'il se perd un flacon , ou qu'il en tombe à terre ,

Vous devrez en répondre , & vous me les paierez.

Me. JACQUES.

(*à part.*)

Châtiment politique.

HARPAGON (*à Dame Claude.*)

Au travail ; & rentrez.

(*à part.*)

Pour contenir ses gens il faut qu'on les épuche :

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE ;
VALERE, Me. JACQUES, BRIN-
DAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

BBRINDAVOINE, approchez, approchez La Merluche,
Vous donnerez à boire en cette occasion,
Mais, quand on aura soif, avec discrétion.
Vous n'imiterez point ces valets imbéciles,
Qui sont, par un faux zele, à verser trop habiles,
Et qui, vous provoquant, par un coupable soin,
Forcent à boire alors qu'on n'en a pas besoin.
Il faut, plus d'une fois que l'on vous en demande;
Et que l'eau dans le vin largement se répande!

Me. JACQUES.

(à part.)

Pur, il monte à la tête, & fait baisser le tuy.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous, Monsieur, nos souguenilles?

HARPAGON.

Oui,

D'abord que vous verrez arriver les convives,
Qu'à préserver l'habit vos mains soient attentives.

BRINDAVOINE.

Mais, une tache d'huile, & vous le sçavez bien,
Couvre, presque en entier, l'un des devants du mien.

L'AVARE,
LA MERLUCHE.

Par derriere , Monsieur , j'ai mes chausses trouées :
Et l'on pourra me voir . . .

HARPAGON (à La Merluche.)

Paix ; ce sont des idées.

Que cela vers le mur soit tourné prudemment :
Et vous présenterez au monde le devant.

(A Brindavoine , en lui montrant comme il doit mettre son
chapeau au devant de son pourpoint , pour cacher la tache d'huile.)

Vous , quand vous servirez , tenez de cette guise
Votre chapeau dessus.



SCENE III.

HARPAGON , CLEANTE , ELISE ;
VALERE , Me. JACQUES.

HARPAGON.

VOUS guêterez , Elise ;

Ce qu'on desservira , pour le bien ménager.
Des filles c'est le soin. Il faut aussi songer
Que ma maîtresse ici doit vous rendre visite :
Vous lui ferez accueil. Elle vous mene ensuite
A la foire , où vos yeux fatisferont leurs goûts ,
Entendez-vous , Elise ?

ELISE.

Oui , mon pere.



SCÈNE IV.

HARPAGON, CLEANTE, VALERE,
Me. JACQUES.

HARPAGON [à Cleante.]

P
OUR vous,

Monsieur le Dameret, à qui, comme un bon pere,
Je passe de tantôt l'affaire singuliere;
Vous vous garderez bien de lui montrer aussi
Une mauvaise mine, un visage transi.

CLEANTE.

Qui moi, mauvaise mine!... eh! pourquoi la ferois-je?

HARPAGON.

Mon Dieu! nous connoissons le train & le manège
Des enfans, dont le pere aspire aux seconds nœuds;
Et leurs tristes façons pour l'objet de ses vœux.
Mais, si vous desirez que, pour jamais, j'oublie
De votre esprit léger la dernière folie,
J'entends, qu'en ma faveur, vous fassiez un effort
Pour complaire à l'objet que j'unis à mon sort.

CLEANTE.

Hélas! je ne dois point vous promettre, mon pere;
De pouvoir, sans chagrin, la voir ma belle-mere:
Croyez, en le disant, que je vous mentirois.
Mais, s'il faut seulement, pour remplir vos souhaits;
Tâcher, par mille soins, d'avoir sa bienveillance,
Vous pouvez bien compter sur mon obéissance.

Prenez-y garde, au moins.

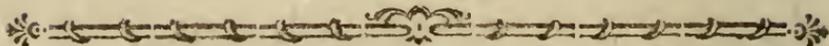
CLEANTE.

Par mon empressement

Je veux vous contenter.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.



SCENE V.

HARPAGON, VALERE, Me.
JACQUES.

HARPAGON.

TU m'aideras, Valere : approchez maître Jacques.
Vous voilà le dernier.

Me. JACQUES (à part.)

Allons, ferme aux attaques.

(à Harpagon.)

Monsieur, dans deux emplois il vous plut m'installer :
Est-ce à votre cocher que vous voulez parler ?
Est-ce au chef de cuisine ?

HARPAGON.

Aux deux.

Me. JACQUES.

C'est bien répondre.

Mais, auquel le premier, pour ne pas tout confondre ?

HARPAGON.

Au cuisinier.

Me. JACQUES.

Fort bien. Un moment, pour raisons.

(*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, & paroît vêtu en cuisinier.*)

HARPAGON.

Quelle cérémonie !

Me. JACQUES.

Or, maintenant, jafons.

HARPAGON.

Je veux donner, ce soir, à souper.

Me. JACQUES (*à part.*)

O merveille !

HARPAGON.

Ferons-nous bonne chere ?

Me. JACQUES.

Oui, chere sans pareille ;

Si j'ai bien de l'argent.

HARPAGON.

Oh ! voilà leurs discours :

De l'argent, de l'argent, & de l'argent toujours.

Les traitres n'ont jamais autre chose à vous dire :

Ce mot est leur plastron.

VALERE.

Il n'en est point de pire :

Et sa réponse est bien d'un esprit indigent.

Quoi ! donner bonne chere avec beaucoup d'argent !

Admirable secret ! connoissance profonde !

Rien n'est, à dire vrai, plus aisé dans ce monde.

Qui n'en feroit autant ? Mais, habile seroit,

Avec fort peu d'argent, qui nous régalerait.

Me. JACQUES.

Peu d'argent, bonne chere!

VALERE.

Oui, c'est là la science.

Me. JACQUES.

Vous nous ferez plaisir, Monsieur de l'intendance,
De pratiquer pour nous ce secret merveilleux.
Occupez mon office; aussi bien, dans ces lieux
Vous êtes factotum.

HARPAGON.

Voulez-vous bien vous taire?

Que faudra-t'il?

Me. JACQUES.

Monsieur vous fera bonne chere

Pour peu d'argent.

HARPAGON.

Réponds à ce que je t'ai dit.

Me. JACQUES.

Quel nombre ferez-vous?

HARPAGON.

Nous pourrons être huit,
Peut-être deux de plus; mais, dans l'alternative,
Mets pour huit seulement. C'est chose positive,
Qu'au repas fait pour huit, dix ont de quoi manger.

VALERE.

Sans doute.

Me. JACQUES.

Eh bien! voici comme il faut l'arranger.

Quatre potages forts, & cinq hors d'œuvre; entrées...

H A R P A G O N.

Morbleu ! voilà de quoi sustanter vingt chambrées.

Me. J A C Q U E S.

Ensuite, rot...

H A R P A G O N (*mettant la main sur la bouche de Me. Jacques.*)

Ah ciel ! tu manges tout mon bien.

Me. J A C Q U E S.

Entremets...

H A R P A G O N (*mettant encore la main sur la bouche de Me. Jacques.*)

Le bourreau !

V A L E R E , (*à Me. Jacques.*)

Vous ne pensez pas bien.

Par ce funeste amas de viandes excessives

Votre dessein est-il d'accabler les convives ?

Et Monsieur , qui ne peut y songer sans frémir ,

Invite-t'il les gens pour les faire périr ?

Lisez , sur la fanté les plus fameux préceptes.

De l'art de Galien consultez les adeptes.

Il n'est rien , disent-ils , de plus pernicieux ,

Que de trop se nourrir.

H A R P A G O N.

C'est , qu'il raisonne au mieux.

V A L E R E .

Une table , en un mot , qui de viandes régorge ,

Sçachez-le , & vos pareils , est un vrai coupe-gorge.

Pour se montrer ami des gens qu'on veut traiter ,

Avec frugalité l'on doit les contenter.

L'axiome moral que nous devons tous suiivre ,

Est, si je m'en souviens, qu'il faut manger pour vivre ;
Non vivre pour manger.

HARPAGON.

Ah, Dieu ! que c'est bien dit !
Viens, je veux t'embrasser pour ce beau trait d'esprit.
Jamais je n'entendis de plus belle sentence :
Il faut vivre pour man... Je me trompe, je pense.

VALERE.

Il faut manger pour vivre...

HARPAGON.

Oui, c'est précisément.

VALERE.

Non vivre pour manger.

HARPAGON (à Me. Jacques.)

Entends ce document.

(à Valere.)

Quel en est donc l'Auteur ? quel Sage eut cette gloire ?

VALERE.

Monseigneur, son nom n'est pas présent à ma mémoire.

HARPAGON.

Tu noteras ces mots. Pour le bien de Paris,
Je veux que dans ma salle, en or ils soient écrits.

VALERE.

Je n'y manquerai point. Et ce soir, pour vous plaire ;
Je pourrai me mêler de votre bonne chère.

HARPAGON.

Je l'approuve.

Me. JACQUES.

Tant mieux ; délivrance de soins.

HARPAGON (à Valere.)

Il faudra de ces mets dont on mange le moins ,
 Et qui , dans un moment gorgent une personne ,
 Un haricot bien gras , où le navet foisonne ,
 Quelque pesant pâté , bien garni de marrons.

VALERE.

Reposez-vous sur moi ; nous nous en tirerons.

HARPAGON [à Me. Jacques.]

Maintenant il s'agit d'arranger l'équipage.

Me. JACQUES.

Oh ! c'est pour le cocher.

(Me. Jacques remet sa casaque.)

Vous avez dit ?

HARPAGON.

J'enrage !

Je dis que mon carrosse & mes chevaux soient prêts
 Pour mener...

Me. JACQUES.

Vos chevaux ! ils n'ont plus de jarrets.

On ne peut , il est vrai , leur dire , pour injure ,
 Qu'ils font sur la litiere , ils gissent sur la dure.
 Mais , ils ont tant jeûné les pauvres animaux ,
 Qu'on peut bien les nommer fantômes de chevaux.

HARPAGON.

Ils ne travaillent pas ; voyez la belle affaire !

Me. JACQUES.

Doit-on ne point manger , si l'on n'a rien à faire ?
 Travailler , & manger seroit bien mieux pour eux.
 Ils me fendent le cœur , les voyant si piteux.
 Pour mes chevaux enfin j'ai beaucoup de tendresse.

Quand on les traite mal , c'est moi-même qu'on blesse.
Souvent de mes morceaux on me les voit nourrir.
Il faut être bien dur pour ne pas compatir
Aux maux de son prochain.

HARPAGON .

Mais , aller à la foire
Ce n'est pas . . .

Me. JACQUES.

Non, Monsieur ; vous aurez ce déboire.
Je ne puis les mener. Je croirois , entre nous ,
Blesser ma conscience à leur donner des coups.
D'un carrosse comment traîneroient-ils la masse ,
S'ils n'ont pas le pouvoir de traîner leur carcasse ?

VALERE (à Harpagon.)

Notre voisin Picard , Monsieur , les conduira.
Et votre cuisinier ici travaillera.

Me. JACQUES.

Oui ; qu'un autre que moi , les conduise aux barraques ;
Et les fasse périr.

VALERE.

Qu'est-ce donc ? Maître Jacques
Fait bien le raisonneur.

Me. JACQUES.

Et Monsieur l'Intendant
Fait bien le nécessaire.

HARPAGON.

Ouais ! Monsieur l'impudent ,
Taisez-vous.

Me. JACQUES.

Non ; j'en veux à tout homme qui flatte ,
Et qui sans doute rit de la dupe ; qu'il gratte.

Pourquoi Valere ici contrôle-t'il sans fin
 La chandelle , le sel , le bois , le pain , le vin ?
 C'est que , faisant sa cour , il vise à vous séduire.
 J'en enrage , & des mots que sur vous j'entends dire :
 Car enfin vous sçavez le foible de mon cœur ;
 Je vous aimai toujours ; & vous êtes , Monsieur ,
 Ce , qu'après mes chevaux , je chéris davantage.

HARPAGON.

Mais quel est donc sur moi de ces gens le langage ?

Me. JACQUES.

Je vous le dirois bien , si j'étois assuré
 De ne vous point fâcher.

HARPAGON.

Parle , jase à ton gré.

Me. JACQUES.

Non , tenez , mon rapport vous mettroit en colere ;
 Je vous le parierois.

HARPAGON.

Point , mon cher ; au contaire
 Tu me feras plaisir.

Me. JACQUES.

Puisque c'est votre goût.

Apprenez que de vous on se moque par-tout ;
 Que nous en patissons ; qu'on n'a l'âme ravie ,
 Que quand on peut tomber sur votre friperie ;
 Et que votre lésine est la fable de tous.
 Vos almanachs , dit l'un , sont composés par vous ,
 Qui sçavez y doubler quatre-tems & vigiles ,
 Les jeunes de vos gens vous étant fort utiles.
 Un autre dit ailleurs , qu'au premier de Janvier ,

Ou que, quand vous avez un valet à payer,
 Pour ne leur donner rien, vous leur cherchez querelle:
 On conte, qu'agité d'une douleur mortelle,
 Vous fites assigner le matou d'un voisin,
 Qui, d'un gigot rongé vous avoit pris un brin.
 D'autres disent aussi qu'en une nuit obscure,
 Vous futes le héros d'une triste aventure:
 Vous dérobiez l'avoine à vos propres chevaux;
 Quand mon prédécesseur, vengeant ces animaux,
 Vous donna de bons coups, pour vous prouver son zèle;
 Dont vous ne dites rien, vu qu'il étoit fidele.
 Que pourrois-je ajouter? On ne va nulle part,
 Que sur vous, à l'instant, on n'entende un brocard.
 Les railleurs, les méchans, dont le pays abonde,
 Font de vous leur risée: & leur troupe féconde,
 Dans ses joyeux propos, ne vous nomme en tout lieu;
 Qu'avare, plat, vilain, ladre, fesse-mathieu.

HARPAGON (*donnant à Me. Jacques des
 coups d'une batte, ramassée
 par Valere.*)

Et vout osez, benêt, me le dire à moi-même!
 Vous êtes un maraud, d'une insolence extrême.

Me. JACQUES.

L'avois-je pas prédit? vous ne m'avez point cru.
 Vous vous fâchez du vrai; j'en étois convaincu.

HARPAGON.

Apprenez à parler.



SCENE VI.

VALERE, Me. JACQUES.

VALERE (*riant.*)

Comment donc, pauvre diable !
On a bien mal payé votre avis charitable.

Me. JACQUES.

Par la morbleu ! Monsieur, qui faites l'important ;
Ce n'est pas votre affaire , & ne riez point tant.
Quand vous aurez des coups , à vous permis d'en rire :
Sur les miens , croyez-moi , tâchez de ne rien dire.

VALERE.

Hé ! Monsieur l'Officier , n'ayez point tant d'humeur !

Me. JACQUES.

(*à part.*)

Je crois qu'il file doux : faisons l'homme de cœur.
Et , s'il est assez sot pour craindre mon courage ,
Sur son dos , à son tour , faisons tomber l'orage.

(*haut.*)

Sçavez-vous bien, Monsieur, que , rire ainsi des gens ;
C'est un peu s'exposer à rire à ses dépens ;
Et que si , par malheur , vous m'échauffez la tête,
Je pourrai vous apprendre à devenir honnête ?

(*Me. Jacques pousse Valere jusqu'au bout du théâtre , en le menaçant.*)

VALERE.

Doucement , s'il vous plaît.

L'AVARE,

Me. JACQUES.

Doucement ! Et pourquoi ?

Doucement, doucement ! Il ne me plaît pas moi.

VALERE.

Mais...

Me. JACQUES.

Vous êtes un sot.

VALERE.

Hé ! Monsieur de l'office !

Me. JACQUES.

Ce grand mot de Monsieur n'a rien qui m'adoucisse :

Si je prends un bâton, vous passerez le pas.

VALERE (avec indignation.)

Un bâton, dites-vous !

(Valere fait reculer Me. Jacques à son tour.)

Me. JACQUES.

Moi ! ... Je n'en parle pas.

VALERE.

Sçavez-vous que, malgré votre arrogance extrême,
Je pourrais bien être homme à vous rosser vous-même ?

Me. JACQUES.

Oh ! je n'en doute point.

VALERE.

Qu'avec votre air altier,

Vous n'êtes tout au plus qu'un fat de cuisinier ?

Me. JACQUES.

Je le sçais.

VALERE.

Et qu'encore on n'a pu me connoître.

Me. JACQUES.

Me. JACQUES.

Pardonnez-moi, Monsieur,

VALERE.

Oh, oh! Monsieur le maître;
Vous voulez me rosser, dites-vous!

Me. JACQUES.

Je raillois.

VALERE (*donnant des coups de batte à
Me. Jacques.*)

Tant pis. . . Vous êtes donc un railleur fort mauvais.

Me. JACQUES (*seul.*)

A ma sincérité voilà donc leur réponse!
C'est un métier de dupe; &, ma foi, j'y renonce.
Je veux toujours mentir. Passe pour Harpagon.
Il peut chez lui sans doute exercer le bâton.
Mais, pour cet Intendant, qui frappe à toute outrance,
Sans droit, si je le puis, j'en tirerai vengeance.



SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, Me. JACQUES.

FROSINE.

M^{me} MAÎTRE Jacques, hola!

Me. JACQUES (*à part.*)

Seroit-ce encor des coups

FROSINE.

Votre maître est, dit-on, chez lui: le sçavez-vous?

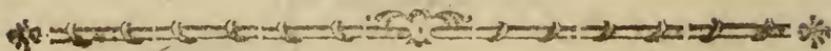
F

Je ne le sçais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie ;

Qu'ici nous l'attendons.



SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

AH ! que je suis faisie ;

Frosine, s'il vous faut éclaircir mon souci,

C'est en tremblant enfin, que je parois ici.

FROSINE.

Mais, pourquoi cette crainte ?

MARIANE.

Ah Dieu ! quelle demande ?

Ne concevez-vous point tout ce que j'apprehende,

Lorsque je suis, hélas ! sans pouvoir l'empêcher,

Prête à voir le supplice où l'on veut m'attacher.

FROSINE.

J'entends : vous voudriez, pour mourir avec joie,

D'un autre qu'Harpagon être du moins la proie.

Et le jeune blondin, qui vite à votre cœur,

Je le vois à votre air, vous ferait moins de peur.

MARIANE.

Je vous l'ai dit, Frosine ; & ne puis m'en défendre !

Les soins, qu'avec respect nous l'avons vu nous rendre,
Ont disposé mon ame à ne le haïr point.

FROSINE.

Mais, quel est-il enfin ?

MARIANE.

Je l'ignore, en tout point !

Je sçais qu'il est aimable ; & , pour un mariage ,
Si je pouvois choisir , il auroit mon suffrage ;
Et , quand je pense à lui , tout autre engagement
Ne paroît à mes yeux qu'un horrible tourment.

FROSINE.

Mon Dieux ! ces blondins sont beaux parleurs , agréables ;
Mais , en biens la plupart sont d'ailleurs misérables.
Un homme , vieux & riche , est mieux ce qu'il vous faut.
Il est vrai qu'un vieillard a quelque autre défaut ;
Il a l'amour moins vif , l'expression moins prompte ;
Nos sens , par-ci , par-là , n'y trouvent pas leur compte ;
Mais cela doit finir. Après la mort du vieux
Vous en prenez un jeune ; & tout est pour le mieux.

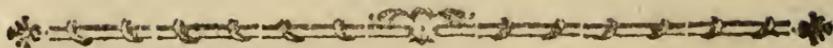
MARIANE.

Mais , s'il faut desirer , pour être fortunée ,
Que d'un époux la mort tranche la destinée ;
S'il faut l'attendre enfin , quel sort ! quels sentimens ! . . .
Et si la mort résiste à ces arrangemens ?

FROSINE.

Comment ! vous vous moquez : vous devenez sa femme ;
A la condition qu'il rendra bientôt l'ame.
Cela vaut un écrit. Et , s'il passoit trois mois ,
Cet homme pécheroit contre toutes les loix.
Mais le voici.

Frosine, ah Dieu, quelle figure !



SCENE IX.

MARIANE, FROSINE., HARPA-
GON (*portant des lunettes.*)

HARPAGON.

NE vous offenez-pas, chef-d'œuvre de nature ;
Si j'approche de vous avec cet attirail ;
Vous êtes, je le sçais, marbre, neige & corail ;
Toutes vos qualités sont rares & parfaites ;
L'œil le moins clair-voyant, les peut voir sans lunettes ;
Mais les astres enfin sont ainsi contemplés.
Or, vous êtes un astre, ou mes yeux sont troublés,
Et, de tout leur pays, le plus brillant qu'on voye.
(*bas.*)

Frosine, elle se tait, & marque peu de joie !

FROSINE (*bas.*)

Vraiment, c'est sa surprise, ou plutôt la pudeur,
Qui fait d'abord cacher ce que ressent son cœur.

HARPAGON.

(*bas à Frosine.*) (*à Mariane.*)

Tant mieux, charmant objet, ma fille vous salue.



SCENE X.

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE,
FROSINE.

MARIANE (*à Elise.*)

M Adame, à mon devoir je me suis tard rendue.

ÉLISE.

Le mien, Madame, étoit d'aller vous prévenir.

HARPAGON (*à Mariane montrant Elise.*)

Voyez à quelle taille elle a sçu parvenir :

La mauvaise herbe croît.

MARIANE (*bas à Frosine.*)

Ah ! l'homme insupportable !

HARPAGON (*à Frosine.*)

Qu'a dit notre beauté ?

FROSINE.

Qu'on vous trouve admirable !

HARPAGON (*à Mariane.*)

Pour moi c'est trop d'honneur.

MARIANE (*à part.*)

O le franc animal !

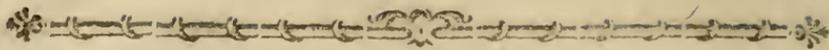
HARPAGON.

Vos sentimens me font un plaisir sans égal.

MARIANE.

(*à part.*)

Je n'y peux plus tenir.



SCÈNE XI.

HARPAGON , MARIANE , ÉLISE , CLEANTE ,
VALERE , FROSINE , BRINDAVOINE.

HARPAGON.

MON fils aussi s'avance ;
Et vous vient , de grand cœur , faire sa révérence.

MARIANE [*bas à Frosine.*]

Ah , quel coup imprévu , Frosine , justement
C'est celui dont tantôt...

FROSINE (*bas à Mariane.*)

Eh , quoi ! le jeune amant ?

Le fait est merveilleux.

HARPAGON (*à Mariane.*)

Non fans quelque nuage ,
Vous me voyez ici des enfans de cet âge :
Mais nous ferons bientôt fans ce double embarras.

CLEANTE (*à Mariane.*)

Madame , à dire vrai , je ne m'attendois pas
A cet événement , que j'ai sçu de mon pere.
Il m'a tant étonné !

MARIANE.

Monfieur , je fuis fincere ;
J'étois peu préparée à de femblables coups.
L'aventure m'étonne , au moins autant que vous.

CLEANTE.

Il est vrai que mon pere a bien choifi , Madame ;

Et qu'ici votre vue a satisfait mon ame.
 Je ne sçaurois pourtant paroître réjoui
 De vous voir souhaiter qu'il soit votre mari.
 Il en coûteroit trop à mon cœur, qui soupire,
 Une telle union n'est pas ce qu'il desire.
 Ce discours, à quelqu'un paroitra déplacé.
 Mais pourroit-il déplaire à votre esprit sensé ?
 Vous sentez que mon cœur ne peut, sans répugnance ;
 Voir former par mon pere une telle alliance :
 Et vous imaginez, connoissant qui je suis,
 Combien j'en souffrirai de pertes & d'ennuis.
 Je vous avouerai donc, même devant mon pere ;
 Que, si je devenois le maître en cette affaire,
 J'empêcherois des nœuds, pour moi si déplaisans :

H A R P A G O N.

Vraiment, c'est un aveu des plus impertinens.
 Belle confession !

M A R I A N E (à Cleante.)

Et moi, je dois vous dire
 Que, sur nos intérêts, comme vous je soupire.
 Et si vous ne pouviez, sans regret, sans chagrin ;
 Me voir de votre pere accomplir le dessein ;
 A vous voir mon beau-fils je souffrirois sans doute.
 Je ne recherche point ces nœuds ; je les redoute.
 Vous faire un déplaisir en seroit un pour moi.
 A moins que mon devoir ne me fasse une loi
 De souscrire, en aveugle, au sort qu'on me destine ;
 Je ne conclurai point l'hymen qui vous chagrine.
 Vous y pouvez compter.

H A R P A G O N.

Elle a certes raison :
 Aux mauvais complimens voilà comme on répond ;

F i v

Ma belle , pardonnez la sotte impertinence
D'un fils , qui des propos sent peu la conséquence.

M A R I A N E .

Mais , non , ce qu'il m'a dit est loin de m'offenser.
Avec plaisir j'ai sçu tout ce qu'il peut penser.
Et mon estime enfin , pour lui seroit moins forte ,
S'il avoit , sur cela , parlé d'une autre sorte.

H A R P A G O N .

Vous faites trop de grace à ses sens égarés.
Mais le tems le rendra plus sage ; & vous verrez
Que-tous ses sentimens changeront.

C L E A N T E .

Non , mon pere ;
Mon cœur sera constant , autant qu'il est sincere ;
Il ne changera point : & Madame le croit.

H A R P A G O N .

Comme de son esprit l'extravagance croît !
Il ne se dédit pas.

C L E A N T E

Je trahirois mon ame.

H A R P A G O N .

Encor ! voulez-vous bien , Monsieur , changer de game ?

C L E A N T E .

Puisque vous l'ordonnez , je prends un autre ton ;
Et , je vais , un moment , parler en votre nom.

(a Mariane .)

Rien n'est plus beau que vous dans la nature entiere,
Nul bonheur n'est égal à celui de vous plaire.
La gloire de pouvoir posséder tant d'appas ,
Me paroît au dessus du sort des potentats.

Elle vaut tous les biens , puisqu'elle les renferme.
 De mon ambition c'est le but & le terme.
 Et, pour y parvenir , rien ne m'arrêteroit ;
 Nul obstacle puissant. . .

HARPAGON.

Alte-là , s'il vous plait.

CLEANTE.

Mais , j'exprime , pour vous , votre bonheur extrême.

HARPAGON.

Je ne suis point muet , & veux parler moi-même.
 Point de zele importun. Des sieges.

FROSINE.

Non ; il faut

Aller à nos achats , pour revenir plutôt ;
 Et pour parler après de quelqu'autre partie.

HARPAGON (à Brindavoine.)

Qu'on mette les chevaux.



SCÈNE XII.

HARPAGON , MARIANE , ÉLISE ,
 CLEANTE , VALERE , FROSINE.

HARPAGON (à Mariane.)

Excusez , je vous prie,
 Si je n'ai point songé de vous donner , à part ,
 Quelque petit régal , avant votre départ.

CLEANTE.

Oh ! je l'ai fait pour vous. La boutique voisine

A fourai fix bassins d'oranges de la Chine ;
De citrons , de cédras , d'ananas excellens ,
Et des glaces.

HARPAGON (*bas à Valere.*)

Valere.

VALERE (*bas à Harpagon.*)

Il a perdu le sens.

CLEANTE.

Mais, mon pere, je vois à votre air, qui s'explique ;
Que ce petit régal vous paroît trop modique.
Madame excusera...

MARIANE.

Vos soins sont excessifs.

CLEANTE (*prenant la main d'Harpagon.*)

Madame, avez-vous vu des diamans plus vifs
Que celui de mon pere ?

MARIANE.

Ah, mon Dieu! comme il brille!

CLEANTE [*ôtant du doigt de son pere le
diamant, & le remettant à Ma-
riane.*]

Il-vous faut voir de près ce joyau de famille.

MARIANE.

Il est fort beau sans doute, & de feux il est plein.

CLEANTE (*se mettant au devant de
Mariane qui veut rendre le
diamant.*)

Il ne doit pas sortir d'une si belle main.

Mon pere ne veut pas que cette main le rende!
N'est-il pas vrai, Monsieur?

HARPAGON (*bas à son fils.*)

Comment ?

CLEANTE (*à Mariane.*)

Belle demande !

Il me dit que je dois vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point du tout. . .

CLEANTE [*à Mariane.*]

Pouvez-vous résister !

Mon pere n'entend pas le ravoir.

HARPAGON (*à part.*)

Quelle audace !

MARIANE

Ce feroit. . .

CLEANTE (*empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*)

Ce feroit l'offenser.

MARIANE.

Mais , de grace. . .

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON (*à part.*)

Peste soit. . .

CLEANTE (*à Mariane.*)

Vous voyez ; vos refus

Le scandalisent.

HARPAGON (*bas à son fils.*)

Traître !

CLEANTE (*à Mariane.*)

Il en paroît confus ,

Désespéré.

HARPAGON (*bas à son fils, en le menaçant.*)

Bourreau !

CLEANTE.

Quoi ! suis-je responsable
Que Madame refuse ? elle seule est coupable.

HARPAGON (*bas à son fils, avec emportement.*)

Ah , pendard !

CLEANTE (*à Mariane.*)

Eh, Madame, on me gronde ; acceptez.

HARPAGON [*bas à son fils, avec les mêmes gestes.*]

Coquin !

CLEANTE (*à Mariane.*)

L'entendez-vous ? mais, si vous hésitez }
Il va tomber malade : un peu de complaisance.

FROSINE (*à Mariane.*)

Mon Dieu ! que de façons & que de résistance !
Puisque Monsieur le veut, gardez ce diamant.

MARIANE (*à Harpagon.*)

Pour ne pas augmenter votre ressentiment,
Il faut, je le vois bien, cesser de me défendre ;
Maintenant je le garde, à charge de le rendre.



SCÈNE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLEANTE,
VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE (*à Harpagon.*)

Monsieur, un homme, là, demande à vous parler.

HARPAGON.

Qu'il revienne demain ; je n'y peux point aller.

BRINDAVOINE.

Il apporte pour vous de l'argent.

HARPAGON (*vivement.*)

Qu'il demeure.

(*à Mariane.*)

Excusez si je fors. Je reviens tout à l'heure

SCÈNE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLEANTE,
VALERE, FROSINE, LA-MERLUCHE.

LA MERLUCHE (*courant, & faisant
tomber Harpagon.*)

Monsieur,

HARPAGON.

Ah ! je suis mort !

CLEANTE.

Mon pere, quel chagrin !

Vous êtes vous fait mal ?

HARPAGON.

Sûrement , le coquin
Par tous mes débiteurs a la patte graissée.

VALERE (à Harpagon.)

Le mal fera petit.

LA MERLUCHE (à Harpagon.)

La chose étoit pressée :
C'est qu'il nous manque...

HARPAGON.

Quoi ?

LA MERLUCHE.

Quatre fers par cheval.

HARPAGON.

Pour les faire ferrer cours chez le maréchal.

(La Merluche sort.)

CLEANTE (à Harpagon.)

Secondant vos desseins , voulant sur-tout vous plaire,
Je vais , en attendant , faire pour vous , mon pere ,
Les honneurs du logis. Pour descendre au jardin ,
A Madame , à l'instant , je vais donner la main.
Et la colation nous y sera servie.



HARPAGON, VALÈRE.

HARPAGON.

SUIS les, pour guêter tout. Sauves-en, je te prie,
Le plus-que tu pourras ; rends-le au fournisseur.

VALÈRE.

C'en est assez.

HARPAGON (*seul.*)

Quel fils, & quel dissipateur !



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ÉLISE. (*Valere portant deux lettres, dont l'une est pliée, & à cachet volant, & dont l'autre est ouverte, paroît un instant avant Elise, qui le suit.*)

ÉLISE.

Dans le jardin encor, tandis qu'on se repose,
Je viens à votre signe, & n'en vois point la cause.

VALERE.

Au moment où j'ai pu m'éclipser de ces lieux,
Chere Elise, inquiet sur mon sort malheureux,
J'ai couru chez l'ami, qui me retient en France;
Et qui fut cause ainsi de notre connoissance.
Mon valet est enfin de Naples revenu.

ÉLISE.

Eh bien! qu'apporte-t'il? qu'a-t'il vu? qu'a-t'il sçu?

VALERE.

J'ai deux lettres en main, dont l'une est pour mon pere!
On le croit à Paris. Mais l'attente, si chere,
De le connoître ici, flatte & trompe mon cœur.

Hélas!

Hélas ! à l'y chercher j'ai fait voir tant d'ardeur :
 Nulle part de son nom je n'ai trouvé la trace.
 Il succomba fans doute à l'affreuse disgrâce,
 Du naufrage commun, d'où je fus retiré.
 Le Pilote, par qui je m'en vis délivré,
 Qui prit soin de mes jours, & calmant mes alâmes ;
 A dirigé mes pas dans le métier des armes,
 Cet Espagnol zélé se trouve maintenant
 A Naples, dans l'hôtel de Dom Joseph Ornant.
 Ce cavalier, au tems des troubles d'Italie,
 Fut cher à ma famille, & l'a souvent servie.
 Ils m'écrivent ensemble. Ils écrivent aussi
 A l'auteur de mes jours, Dom Thomas d'Alburci ;
 En ce moment on court, & l'on fait dans la ville
 Une recherche exacte, & fans doute inutile.
 Mais quel nouveau malheur ! j'apprends que dès ce soir
 Victime d'un lien, qui détruit notre espoir....

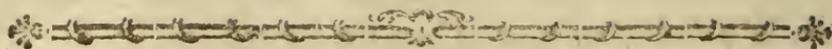
E L I S E.

Quand ici des refus la faculté me reste,
 Bannissez une crainte, à tous les deux funeste !
 Et sur-tout, à présent songez aux deux écrits.
 Mais on vient.

V A L E R E.

Je vous quitte, & vole dans Paris.





SCENE II.

CLEANTE, MARIANE, ELISE ;
FROSINE.

CLEANTE (à *Mariane.*)

Dans cet appartement nous ferons mieux sans doute ;
Nous n'aurons plus ici de témoin qu'on redoute.
J'y pourrai librement épancher ma douleur.

ELISE.

Je vous laisse, mon frere.

CLEANTE.

Au contraire, ma sœur ;
Nous desirons ici votre aimable présence.

ELISE (à *Mariane.*)

De son amour, Madame, il m'a fait confidence :
Je connois de vos cœurs les sensibles tourmens ;
Et mon frere sçait bien l'intérêt que j'y prends.

MARIANE.

Que le tendre intérêt d'un cœur tel que le vôtre,
Dans ces tristes momens, doit être cher au nôtre !
Conservez-moi, Madame, un bien si précieux.
Il peut seul adoucir mon état malheureux.
Dès long-tems je le dus aux coups de la fortune :

FROSINE.

Sa rigueur aujourdhui se montre peu commune ;
En ce que je n'ai pu connoître vos amours.

Mon art, de l'autre affaire eût détourné le cours.
Vous voyez à quel point nous l'avons amenée.

CLEANTE.

C'est que je n'eus jamais d'heureuse destinée.
Mais, belle Mariane, en cette occasion,
Quelle est de votre cœur la résolution ?

MARIANE.

Hélas ! puis-je en former ? dépendant d'une mère,
Souhaiter, est ici tout ce que je puis faire.

CLEANTE.

Eh, quoi ! dans votre cœur, mes feux, mes intérêts
N'auront-ils d'autre appui que de simples souhaits ?
Je n'y trouverai point de compassion vive ?
Point d'utile bonté ? Point de tendresse active ?

MARIANE.

Que pourrois-je répondre ! à ma place, en ce jour,
Vous même dites-moi que feroit votre amour.
Avisez. Ordonnez. Vous êtes raisonnable :
Vous ne voudriez pas me rendre méprisable :
L'honneur, la bienséance...

CLEANTE.

Eh ! dans notre malheur,

S'il ne faut écouter qu'un rigoureux honneur,
Si la décence enfin doit tant gêner votre ame,
A quoi réduisez-vous mon espoir & ma flamme !

MARIANE.

Enfin qu'exigez-vous ? Quand je pourrois braver
Tant d'égards, que mon sexe a le soin d'observer,
J'honore, je respecte une mere que j'aime,
Et qui toujours m'aima d'une tendresse extrême :

Comment me résoudrois-je à la faire souffrir ?
 Songez à lui parler. Près d'elle il faut agir.
 Quels que soient vòs discours, j'approuve tout d'avance.
 Et s'il ne faut après, que mon obéissance,
 Ou même mon aveu ; dans des momens si doux,
 Je lui déclarerai ce que je sens pour vous.

CLEANTE.

Frosine, voudrois tu nous être secourable ?

FROSINE.

Moi, si je le voudrois ! la demande est faisable.
 Eh ! mon zele en ces lieux n'auroit d'autre dessein.
 Vous connoissez mon cœur, il n'est pas inhumain.
 L'on n'a jamais trouvé mon ame froide, ou dure.
 Je ne suis que trop bonne ; & le tout par nature.
 Entendons-nous pourtant ; c'est quand je dois aider
 Dans de pures amours, que l'honneur fait guider.
 Que faut-il faire ici ?

CLEANTE.

Songes-y ; prends courage.

MARIANE.

Couvre-nous quelque avis.

ELISE.

Pour rompre ton ouvrage

Trouve quelque moyen.

FROSINE.

J'en cherche ... Vainement. . .

Je serai plus heureuse en quelqu'autre moment.

CLEANTE

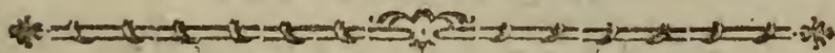
Frosine, compte-bien sur ma reconnoissance.
 Mais, belle Mariane, il faut d'abord, je pense,

De votre aimable mere obtenir la faveur.
 Rompre au moins cet hymen feroit un grand bonheur :
 Par des soins redoublés forcez-la de se rendre.
 Séduisez , subjuguez un cœur , pour vous si tendre.
 Le ciel , dans votre bouche , ainsi que dans vos yeux ,
 A placé tant d'attraits , si forts , si gracieux !
 Usez-en. Prodiguez , pour combler mon attente ,
 De vos touchans discours la tendresse éloquente ,
 Ces supplications , ces caresses enfin
 Faites pour désarmer le cœur le moins humain.

M A R I A N E.

Mon zele en ces momens doit sans doute être extrême.
 Je ferai tout pour vous , & mieux que pour moi-même.

(Cleante baise la main de Mariane.)



S C E N E III.

H A R P A G O N , C L E A N T E , E L I S E ,
 M A R I A N E , F R O S I N E.

H A R P A G O N (à part , sans être apperçu , &
 s'approchant peu à peu.)

Q U E vois-je ! sur sa main mon fils prend un baiser ;
 Et la belle n'a pas l'air de le refuser.
 Cela semble annoncer quelque fâcheux mystere.
 Il faut qu'ils soient bien fins , si je...

E L I S E.

Voilà mon pere.

(Ici Cleante , par un signe , témoigne qu'il craint que son pere ne l'ait vu baiser la main de Mariane.)

HARPAGON.

Le carrosse est tout prêt. Et , dès que vous voudrez , Vous y pouvez monter.

CLEANTE.

Puisque vous demeurez ,
Mon pere , je les suis.

HARPAGON.

Non , s'il vous plait , Cleante :
Je veux vous confier une affaire pressante.



SCENE IV.

HARPAGON, CLEANTE.

HARPAGON.

OR ça , mettant à part tout présent intérêt ;
Ici , sur Mariane , il faut me parler net.
Que t'en semble , dis-moi ?

CLEANTE.

D'elle ce qui me semble ?

HARPAGON.

De son air , de ses traits , de l'esprit , de l'ensemble ?

CLEANTE.

Mais , là , là.

HARPAGON.

Mais encore ?

CLEANTE.

A parler franchement,
 Ici, dans moi sa vue a fait du changement.
 Je la croyois parfaite ; & ce n'est qu'une ébauche ;
 C'est un air de coquete , une taille assez gauche ,
 Un esprit fort commun , des traits à peu vanter.
 Je ne vous le dis pas pour vous en dégoûter.
 Mon avis ne doit point influer sur le vôtre.
 J'aime autant voir ici celle-là , que toute autre.

HARPAGON.

Tu lui tenois pourtant des propos assez doux.

CLEANTE.

Mon pere, c'est qu'alors je lui parlois pour vous.
 Je voulois vous complaire.

HARPAGON.

Et la chose étant telle,
 Tu ne sentirois donc aucun penchant pour elle ?

CLEANTE.

Aucun.

HARPAGON.

J'en suis fâché. Tu détruis un projet ;
 Que , songeant à mes ans , mon esprit avoit fait.
 J'ai pensé , dès tantôt , contemplant son jeune âge ;
 Que le public pourra blâmer mon mariage ,
 Je voulois donc le rompre : & , dans l'autre dessein ;
 L'ayant fait demander , ayant promis ma main ;
 Sans ton aversion , je te l'aurois cédée.

CLEANTE.

A moi, mon pere ?

HARPAGON.

A toi.

L'AVARE,

CLEANTE.

Je l'aurois possédée

En mariage ?

HARPAGON.

Oui, oui,

CLEANTE.

Mon pere. . . en un tel cas,

Il est vrai qu'à regret je franchirois le pas. . .

Toutes fois, je pourrois l'épouser, pour vous plaire.

HARPAGON.

Va ; tu ne connois point le bon sens de ton pere,

Je ne veux pas forcer ton cœur à cet accord.

CLEANTE.

Mais, pour l'amour de vous, je ferai cet effort.

HARPAGON.

Non, non : comme tu sçais, la chaîne d'hymenée ;

Qu'on forme sans penchant, doit être infortunée.

CLEANTE.

Mais, cela peut venir : d'ailleurs, mon pere, on dit

Que l'amour, de l'hymen est fort souvent le fruit.

HARPAGON.

Du côté de l'époux l'épreuve est dangereuse ;

Je ne veux point risquer de suite si fâcheuse.

Si ton cœur pour la belle eut senti quelque feu ;

A la bonne-heure encor, tu l'aurois en mon lieu.

Mais, cela n'étant point, l'embarras est extrême :

Et je me vois contraint à l'épouser moi-même.

CLEANTE.

Puisqu'il en est ainsi, je vais vous découvrir

Mon cœur & de secrets , qui vous feront plaisir.
 Je l'aime , il est trop vrai , depuis qu'aux Tuileries
 Je la vis , un beau jour , éclipsant ses amies.
 Et je voulois tantôt vous demander sa main ;
 Mais vous nous avez dit votre fatal dessein.
 Je me suis retenu , de peur de vous déplaire.

HARPAGON.

Chez elle vous a-t'on vu paroître ?

CLEANTE.

Oui , mon pere.

HARPAGON.

Beaucoup de fois ?

CLEANTE.

Assez.

HARPAGON.

Vous a-t'on bien reçu ?

CLEANTE.

Bien. Mais sans demander mon nom , qu'on n'a point sçu.
 Et c'est ce qui tantôt a causé sa surprise.

HARPAGON

Connoît-elle l'amour dont votre ame est éprise ,
 Et ce dessein formé de l'épouser ?

CLEANTE.

Oh , oui :

Sa mere à mes discours l'a du comprendre aussi.

HARPAGON.

Les a-t'elle approuvés ?

CLEANTE.

Je l'ai pensé de même.

HARPAGON.

La fille répond-elle à cette ardeur extrême ?

CLEANTE.

Par ce qu'elle m'a dit, par son ton enchanteur ;
Elle a fait naître en moi l'espoir le plus flatteur.

HARPAGON.

(*bas à part.*)

Bon ! voilà justement ce qu'il falloit apprendre.

(*haut.*)

Or sus, Monsieur mon fils, voulez-vous bien m'entendre ?
C'est qu'il faut étouffer vos feux trop imprudens,
Et cesser de poursuivre un cœur où je prétends.
Que votre ame d'ailleurs soit docile ou mutine,
Songez à recevoir la main qu'on vous destine.

CLEANTE.

Quoi donc ! ainsi, mon pere, ainsi vous me jouez !...
Ah, dans l'affliction où vous me réduisez,
Je vous déclare aussi que ma constante flamme,
Toujours de plus en plus, s'accroîtra dans mon ame ;
Que, pour vous disputer le plus charmant des prix ;
Mon cœur, au désespoir, se croira tout permis ;
Que, d'une mere enfin eussiez-vous l'assistance,
J'aurai d'autres secours, d'aussi grande importance.

HARPAGON.

Quoi, pendar ! tu prétends me couper le sentier ?

CLEANTE.

C'est vous qui me coupez ; j'ai marché le premier.

HARPAGON.

Eh ! n'es-tu pas mon fils ?

CLEANTE.

Oui, mais, dans ces affaires,

On sçait que les enfans ne doivent rien aux peres.
Les parens sont fort bons; l'amour n'en connoît pas;

H A R P A G O N.

A vingt coups redoublés tu me reconnoîtras.

C L E A N T E.

Tous ces gros mots sont vains.

H A R P A G O N.

Renonce à ma maîtresse;

C L E A N T E.

Je fais tout le contraire.

H A R P A G O N (*d'une voix élevée.*)

Un bâton : qu'on s'empresse.



S C È N E V.

H A R P A G O N , C L É A N T E , M e . J A C Q U E S .

M e . J A C Q U E S .

^{U U}
H A É , hé ! qu'est-ce , Messieurs ? un moment , un moment ;

C L E A N T E .

Je m'en moque.

M e . J A C Q U E S [*à Cleante.*]

Monsieur , un peu moins vivement.

H A R P A G O N .

Me parler de la sorte !

M e . J A C Q U E S [*à Harpagon.*]

Ayons moins de colere.

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

Me. JACQUES (à Cleante.)

Quoi donc , à votre pere !

HARPAGON.

Laisse-moi faire , va.

Me. JACQUES (à Harpagon.)

Quoi donc , à votre fils !

Passe encore pour moi , qui vous l'ai trop permis.

HARPAGON.

Maître Jacques , je veux que tu juges la chose.

Me. JACQUES.

J'y consens , de grand cœur (à Cleante.)

Eloignez-vous , pour cause ;

HARPAGON.

J'aime une fille , à qui je veux donner ma foi.

Cependant le coquin l'ose aimer avec moi.

Et , bravant la menace , il n'en veut pas démordre.

Me. JACQUES.

Il a tort.

HARPAGON.

Peut-on voir de plus affreux désordre ?

Uu fils rival d'un pere ! Où donc est le respect ?

Me. JACQUES.

Vous avez bien raison. Mais , soyéz circonspect.

Je prétends lui parler ; restez là ; laissez faire.

CLEANTE (à Me. Jacques , qui s'approche
de lui.)

Eh bien ! puisqu'il te veut pour juge en cette affaire.

Je ne recule point , & je te prends aussi.

Me. J A C Q U E S.

D'un tel honneur, Monsieur, je vois dois grand merci.

C L E A N T E.

D'une jeune beauté ma tendre ame est éprise.
Elle m'aime à son tour. Sa bonté m'autorise
A penser que sa main couronnera mes vœux.
Mon pere, qui la voit, en devient amoureux:
Il la fait demander.

Me. J A C Q U E S.

Il a tort.

C L E A N T E.

A son âge,

Quelle honte d'oser songer au mariage!
Cet amour lui sied bien! Eh! ne devrait-il pas
Laisser aux jeunes gens ces soins, ces embarras?

Me. J A C Q U E S.

Oui, vous avez raison. Il se moque, je pense.
Laissez-moi, par deux mots, le réduire au silence.

(*A Harpagon, vers lequel il est revenu.*)

Hé! votre fils n'est pas si diable, ni si noir.
Il a changé de ton. Il connoît son devoir.
Il sçait combien pour lui vous êtes respectable.
D'un peu d'emportement il s'est rendu coupable:
Mais il veut se soumettre à ce qu'il vous plaira,
A la condition qu'on le ménagera:
Il vous demande aussi femme qui lui convienne.

H A R P A G O N.

Oui, Maître Jacques, oui; pourvu qu'il se contienne;
Il peut tout espérer, & suivra son desir.
Hors Mariane enfin, je lui donne à choisir.

Me. JACQUES.

Bon, bon. Vous allez voir.

(à Cleante.)

Eh bien, quoi ! votre père
N'est point, à votre égard, tant extraordinaire.
Votre emportement seul l'a, dit-il, courroucé :
Et, c'est de vós façons qu'il se tient offensé.
Gardez-lui le respect auquel il doit s'attendre,
Et montrez-vous soumis ; il est prêt à se rendre.

CLEANTE.

Maître Jacques, tu peux lui bien certifier
Que si, de mes souhaits il remplit le premier.
S'il me cede, en ce jour, la main de ma maîtresse ;
A ses moindres desirs j'obéirai sans cesse ;
Qu'en un mot, à jamais, je lui serai soumis.

Me. JACQUES (à Harpagon.)

C'en est fait ; vous avez l'aveu de votre fils.

HARPAGON.

Mon ami, c'est fort bien.

Me. JACQUES (à Cleante.)

Vos propos le désarment :
Enfin tout est conclu.

CLEANTE.

Tes paroles me charment.

Me. JACQUES.

Messieurs, étant tombés de même sentiment,
Vous n'avez, tous les deux, qu'à parler librement :
Vous alliez chamailler, faute de vous entendre.

CLEANTE.

Ah ! tu m'as obligé, plus qu'on ne peut comprendre.

Me. JACQUES.

Le service est petit.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir.

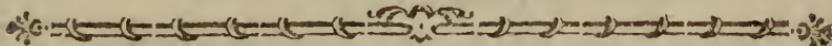
Je dois te le payer.

[*Harpagon fouille dans sa poche. Maître Jacques tend la main ; mais Harpagon ne tire que son mouchoir , en disant :*]

Et veux m'en souvenir.

Me. JACQUES.

Je vous baise les mains.



SCENE VI.

HARPAGON, CLEANTE.

CLEANTE.

Combien je dois, mon pere,
Vous demander pardon d'une injuste colere !

HARPAGON.

Mon fils, cela n'est rien.

CLEANTE.

J'en ai bien du regret.

HARPAGON.

Moi, de te voir sensé je suis fort satisfait.

CLEANTE.

Avec quelle bonté vous oubliez l'outrage !...

HARPAGON.

Va ; mon cœur paternel oublieroit davantage.

Les écarts des enfans , de repentir pressés ;
De notre souvenir sont si-tôt effacés !

CLEANTE

Quoi ! sans ressentiment pour mes extravagances ?

HARPAGON.

La nouvelle façon dont envers moi tu penfes ;
Ce louable respect où je te vois rangé ,
Et ta soumission m'ont tout à coup changé.

CLEANTE.

Vos bontés à mon cœur seront toujours présentes.

HARPAGON.

Et j'en veux redoubler les marques convaincantes.

CLEANTE (*vivement.*)

O mon cher bienfaiteur , mon pere , mon soutien ;
Votre fils satisfait ne demande plus rien.
Vous m'avez tant donné , me cédant ma maîtresse !

HARPAGON.

Comment ?

CLEANTE.

Dans mon transport montrant mon allégresse ;
Je disois que , par vous , mon bonheur s'accomplit ,
Puisque j'ai Mariane.

HARPAGON.

Et , qui diantre te dit

Que je la cede ?

CLEANTE.

Vous.

HARPAGON.

Moi ?

CLEANTE.

Vous même , mon pere.

HARPAGON.

HARPAGON.

Comment ! c'est toi , qui , plein d'un respect exemplaire ;
Promets d'y renoncer.

CLEANTE.

Qui , moi d'y renoncer !

HARPAGON.

Oui.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y penser ?

CLEANTE.

Au contraire ; j'y songe autant & plus encore.

HARPAGON.

Quoi , pendard ! de nouveau !

CLEANTE.

Je l'aimois ; je l'adore.

HARPAGON.

Traître , laisse-moi faire.

CLEANTE.

Oui , ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Tu ne me verras plus.

CLEANTE.

On vous obéira.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLEANTE.

Soit,

L'AVARE,

HARPAGON.

Pour fils je te renonce.

CLEANTE.

Vous en êtes le maître.

HARPAGON.

Et de plus, je t'annonce

Que je te déshérite.

CLEANTE.

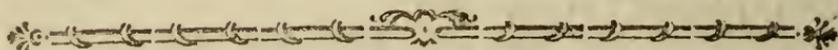
Oui, vous avez raison.

HARPAGON.

Et je te donne enfin ma malédiction.

CLEANTE.

Gardez vos dons pour vous.



SCÈNE VII.

CLEANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE (*venant du jardin, avec une cassette.*)

AH, Monsieur!

CLEANTE.

Quel vertige!

LA FLECHE.

Suivez-moi.

CLEANTE.

Pourquoi donc?

LA FLECHE.

Eh! suivez-moi, vous dis-je;

Nous sommes bien.

CLEANTE.

Comment ?

LA FLECHE.

Voici l'affaire!

CLEANTE.

Quoi ?

LA FLECHE.

Je l'avois tant lorgné ; je l'ai trouvé , ma foi.

CLEANTE.

Qu'est-ce enfin ?

LA FLECHE.

Le trésor , qui nous sauve la vie!

CLEANTE.

As-tu pu ? . . .

LA FLECHE:

Vous sçauvez . . . Détalons ; le vieux crie!



SCENE VIII.

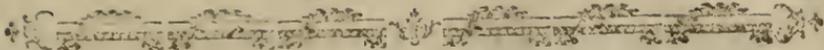
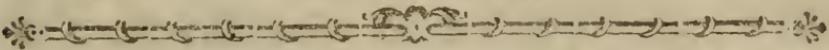
HARPAGON (*criant au voleur , dès
le jardin.*)

AU voleur ! au voleur ! au meurtre ! à l'assassin !
Justice ! l'on m'égorge , & c'est ici ma fin ;
L'on m'a pris mon argent. Qui l'a fait ? Qui peut-ce être ?
Où seroit-il ? comment a-t'il pu disparaître ?
Où s'est-il donc caché ? pour rencontter ses pas ,
Où dois-je maintenant aller , & n'aller pas ?
N'est-il point ici ? là ? plus loin ? que vois-je ? arrête ;

(à lui-même , se prenant par le bras.)

Rends mon argent, coquin... C'est moi-même!... Ma tête
 Est dans un trouble horrible. Egaré, je ne sçais
 Si je vis, qui je suis, d'où je viens, où je vais.
 Hélas! mon pauvre argent, mon idole chérie,
 De toi, de son support on a privé ma vie.
 Mon argent, mon ami, l'on m'a pris avec toi
 Mon recours, mes plaisirs; tout est fini pour moi:
 Que ferois-je en ce monde? &; sans toi, comment vivre?
 Je me meurs, de mes maux le trépas me délivre:
 Je suis mort, enterré... Si pourtant on vouloit,
 Mon cher argent rendu me ressusciteroit.
 Qu'on me dise dumoins quel traître me rançonne.
 Hé? que répondez-vous? hélas! ce n'est personne.
 Quel que soit le voleur, il est fin; il a pris
 Le tems où je parlois à mon coquin de fils.
 Sortons; ayons recours à la magistrature.
 A toute la maison qu'on donne la torture,
 A servante, à valets, à fils, à fille, à moi;
 A moi, pour me punir de trop de bonne foi.,
 Allons: nombre d'archers avec leurs Capitaines,
 Un Commissaire dur, des juges & des gênes,
 Des gibets, des bourreaux. Puisque j'ai tant perdu,
 Je veux voir, sans quartier, tout le monde pendu,
 Et, si je n'ai mon vol, dans ma douleur extrême,
 De rage & de regret, je me pendrai moi-même.




 ACTE V.
 

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

A cette tête-là vous pouvez vous fier ;
 Et, Dieu merci, Monsieur, je connois mon métier.
 A découvrir des vols dès long-tems on m'emploie.
 Vous ne sçauriez penser quelle seroit ma joie,
 Si je pouvois avoir autant de mille francs
 Que mes talens acquis ont fait pendre de gens.

HARPAGON.

De tous les Magistrats mon vol devient l'affaire.
 Retrouver mon argent est le point 'nécessaire.
 S'ils n'y parviennent pas ; soudain de leur délit
 Je demanderai, moi, raison à mon profit.

LE COMMISSAIRE.

On fera ce qu'il faut. Combien cette cassette
 Contenoit-elle en tout ?

HARPAGON.

Une somme complete
 De dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Quoi ! de dix mille écus ?

HARPAGON.

Oui.

L'AVARE,
LE COMMISSAIRE.

Le vol est vraiment fort.

HARPAGON.

C'est un crime inoui,
Pour lequel il n'est point d'assez cruel supplice.
S'il pouvoit échapper aux coups de la justice,
Quels biens, quels lieux sacrés seroient en sûreté ?

LE COMMISSAIRE.

Et cet argent, Monsieur, en quelle qualité,
Quelle espece ?

HARPAGON.

En louis, en pistoles d'Espagne.

LE COMMISSAIRE.

Et qui soupçonnez-vous ?...

HARPAGON.

La ville & la campagne :

Il faut tout arrêter.

LE COMMISSAIRE.

Croyez-moi, doucement.
N'effarouchons personne. Essayons finement
D'attraper quelque preuve. Il nous sera loisible
De nous tâcher après, tâchant, s'il est possible,
De ravoïr vos deniers.



SCÈNE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE ,
Me. JACQUES.

Me. JACQUES (*dans le fond du théâtre , en se retournant du côté par lequel il est entré.*)

JE reviendrai dans peu.

Qu'on me l'égorge vite ; & les pieds au grand feu ,
Moëusement grillés. Enfin, je vous demande
Le corps dans l'eau bouillante , & puis qu'on me le pend.

HARPAGON (*à Me. Jacques.*)

Qui ? mon voleur ?

Me. JACQUES.

Monsieur, c'est un cochon de lait ;
Envoyé par Valere , & qui sera parfait.

HARPAGON.

Ce détail maintenant est fort peu nécessaire ;
Il s'agit de parler d'une toute autre affaire.
Monsieur...

LE COMMISSAIRE [*à Me. Jacques.*]

Il ne faut point que je vous fasse peur.
J'opere sans scandale , & toujours par douceur.

Me. JACQUES (*à Harpagon.*)

Monsieur est du souper ?

LE COMMISSAIRE.

Mon cher , à votre Maître
H iv

Il ne faut rien cacher ; & qu'il puisse connoître.

Me. JACQUES.

Ma foi, vous pourrez voir tout ce que je sçaurai.
Et je veux vous traiter du mieux que je pourrai.

HARPAGON.

Mais cè n'est point cela.

Me. JACQUES.

Vous seriez mieux fans doute ;
Sans Monsieur l'Intendant, qui m'a mis en dérouté.
Ayant l'aile rognée, on ne peut point voler.

HARPAGON.

C'est bien d'un autre vol qu'il faut ici parler.
Je veux qu'à l'instant même, & laissant là tes ailes,
De l'argent qu'on m'a pris tu donnes des nouvelles.

Me. JACQUES.

Comment ! on vous a pris de l'argent ?

HARPAGON.

Oui, maraud ;

Et s'il ne me revient, pendu.

LE COMMISSAIRE (à Harpagon.)

Monsieur, il faut
Ne le point maltraiter. Je vois qu'il va se rendre.
Sans aller en prison, il veut tout vous apprendre.
Il a l'air honnête homme.

(à Me. Jacques.)

Oui, mon ami, parlez.

Vous n'aurez rien à craindre ; & les points révélés
Seront, comme il convient, payés par votre maître.
Il vient d'être volé. Vous devez bien connoître
Quelque chose au sujet de ce vol important,

Me. JACQUES (*bas à part.*)

Ouais ! si nous nous vengions de Monsieur l'Intendant ?
Depuis qu'il est ici , c'est lui qu'on favorise :
Ses conseils merveilleux y font les seuls de mise :
Puis les coups de bâton...

HARPAGON.

Pourquoi tant ruminer ?

LE COMMISSAIRE (*à Harpagon.*)

Laissez-le faire. On sçait qu'il faut s'examiner,
Lorsqu'on va , comme lui , dévoiler des mystères.
Il a , je vous l'ai dit , de l'honneur , des lumieres.

Me. JACQUES.

Certes , je crois , Monsieur , s'il faut vous parler clair ;
Que le coup est d'un homme à votre cœur bien cher ;
Qu'en un mot , l'Intendant vous prouve ainsi son zele.

HARPAGON.

Qui ? Valere ?

Me. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Quoi ! lui , qui paroît si fidele !

Me. JACQUES.

Lui-même : je le crois.

HARPAGON.

Sur quoi ?

Me. JACQUES.

Comment , sur quoi ?

HARPAGON.

Oui.

L'AVARE,

Me. JACQUES.

Je le crois . Monsieur . . . Sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

C'est bon. Mais il convient de donner quelque indice.

HARPAGON (à Me. Jacques.)

L'as-tu vu , méritant le plus affreux supplice ,
Roder autour du lieu qui cachoit mon trésor ?

Me. JACQUES.

Certainement , Monsieur , je l'ai vu. Mais encor
Dans quel lieu votre argent ? . . .

HARPAGON.

Au jardin.

Me. JACQUES.

C'est là même.

Il y rodoit , Monsieur , rempli d'un trouble extrême.
Et dans quoi , s'il vous plait ? . . .

HARPAGON.

Dans une cassette.

Me. JACQUES.

Oui :

J'ai vu cette cassette , en ses mains aujourd'hui.

HARPAGON.

Et la cassette , ami , comment est-elle faite ?
Je verrai bien . . .

Me. JACQUES.

Comment est faite la cassette ?

HARPAGON.

Oui , comment ?

Me. JACQUES.

Elle est faite . . . Elle est faite vraiment

Comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Eh ! c'est parler sensément.

Dépeignez-la , voyons.

Me. JACQUES.

Cette cassette est... grande.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée , & que je redemande ,
Est petite.

Me. JACQUES.

Oui , petite , au sens qui vous convient :
Elle est grande , je dis , pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et quelle est sa couleur !

Me. JACQUES.

Sa couleur ?

LE COMMISSAIRE.

Quelle est-elle ?

Me. JACQUES.

C'est une couleur... là... qui m'a paru fort belle ;
Une couleur... (à Harpagon.)

Allons , aidez-moi donc un peu.

HARPAGON.

Eh bien ?

Me. JACQUES.

N'est-elle pas d'un beau couleur de feu ?

HARPAGON.

Non , grise.

Me. JACQUES.

Oui , d'un gris rouge ; & je l'ai voulu dire ;

C'est elle assurément. Monsieur, il faut écrire
 Sa déposition. A qui fier son bien ?
 Déformais, c'en est fait, je ne jure de rien.
 Et maintenant, je crois, dans ma surprise extrême,
 Que je pourrois être homme à me voler moi-même.

Me. JACQUES (à Harpagon.)

Le voici qui revient: ne me décelez pas.



SCENE III.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALERE,
 Me. JACQUES.

HARPAGON (à Valere.)

Coupable du plus noir de tous les attentats,
 Viens nous le déclarer, & te faire connoître.

VALERE.

Que voulez-vous, Monsieur ?

HARPAGON.

Tu ne rougis pas, traître,
 De ton crime.

VALERE.

Comment ? de quel crime, Monsieur,
 Me voulez-vous parler ?

HARPAGON.

De quel crime, affronteur !
 Comme si ton esprit pouvoit ne point m'entendre ?
 Cesse de déguiser ce qu'on vient de m'apprendre.

Va ; tout est découvert. Ainsi donc, ma bonté,
 Servoit de sauve-garde à ta méchanceté !
 Et tu t'introduisis, & te montrant aimable,
 Pour me jouer ici ce tour abominable !

V A L E R E.

Puisqu'on vous a tout dit, je vous dois en ce jour,
 Sur ce que vous sçavez un aveu sans détour.

Mé: J A C Q U E S (à part.)

Oh, oh ! sans y penser, j'ai deviné la chose !

V A L E R E (à Harpagon.)

On ne fait pas toujours ce que l'on se propose.
 A vous avouer tout j'étois bien entraîné :
 Ma crainte & des égards m'en avoient détourné.
 Mais, puisqu'il est ainsi, je me rends ; & j'espère
 Que vous écouterez mes raisons, sans colere.

H A R P A G O N.

Quelles belles raisons me pourras-tu conter,
 Infâme scélérat ?

V A L E R E.

Je n'ai pu mériter
 Les noms déshonorans que vous faites entendre.
 De ma faute envers vous j'aurois dû me défendre ;
 Mais elle est pardonnable.

H A R P A G O N.

En quoi donc, s'il vous plaît ?
 Comment, un guet-à-pens ! un semblable forfait !

V A L E R E.

Modérez ce transport ; & pour peu qu'on m'écoute,
 Le mal, aux yeux de tous, sera moins grand sans doute.

HARPAGON.

Moins grand, pendard ! Eh quoi ! mes entrailles , mon sang !

VALERE.

Il est en bonnes mains. Vous sçavez que mon rang
Ne doit point l'avilir. Je suis bien peu coupable :
Et , s'il existe un mal , il est fort réparable.

HARPAGON.

S'il fera réparé ! je le compte bien , oui ;
Et que tu me rendras ce que tu m'a ravi.

VALERE.

A votre honneur , Monsieur , je sçaurai satisfaire :

HARPAGON.

Mon honneur est bon là ! Dis-moi qui t'a fait faire
Une telle action ?

VALERE.

Me le demandez-vous ?

HARPAGON.

J'en ai raison , je crois.

VALERE.

Le maître de nous tous ;
Un Dieu , qui de ses faits porte avec lui l'excuse ;
L'Amour.

HARPAGON.

Quoi , l'Amour !

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Peste , la bonne ruse !

Le bel amour , ma foi , que l'amour de mon or !

VALERE.

Eh ! de grace , à mon cœur n'insultez pas encor.
 Non , l'appas de vos biens n'a point sçu me séduire.
 Un charme plus flatteur m'entraînoit & m'attire.
 Monsieur , dès ce moment je renonce à vos biens ,
 Si vous me faites don de celui que je tiens.

HARPAGON.

Non ferai sûrement , fut-il aux mains du diable.
 Mais , voyez quel dessein modeste & proposable ,
 De vouloir retenir le vol que l'on a fait !

VALERE.

C'est un vol , dites-vous ?

HARPAGON.

Et très-fort , en effet :

Un semblable trésor !

VALERE.

C'en est un d'importance.

J'en connois tout le prix. Mais , dans la circonstance ;
 En me l'abandonnant , vous ne le perdrez pas.

(*se mettant à genoux.*)

Ah ! Monsieur , cédez-moi ce trésor , plein d'appas.

HARPAGON.

Je m'en garderai bien. Quel ton ! quelle cervelle !

VALERE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle ;
 De ne point nous quitter nous avons fait serment.

HARPAGON.

Serment bien solennel ! plaisant engagement !

VALERE.

Il est pris de rester à jamais l'un à l'autre.

HARPAGON.

Sois sûr que mon dessein empêchera le vôtre.

VALERE.

Non, non; par la mort seule il peut être troublé.

HARPAGON.

Après mon pauvre argent c'est bien être endiablé.

VALERE.

Eh, Monsieur! l'intérêt, j'ai pris soin de le dire,
Ne peut rien sur mon cœur, & n'a pu le conduire.
Un motif bien plus noble est & fut mon soutien.

HARPAGON.

Vous verrez sûrement qu'il veut avoir mon bien
Par charité chrétienne. Oh! j'y mettrai bon ordre.
La justice, pendard, va t'en faire démordre.

VALERE.

Eh bien! suivez, Monsieur, un aveugle courroux.
Je me résigne à tout, & m'en remets à vous.
Mais, si vous présumez le mal impardonnable,
Croyez que, contre vous, je suis le seul coupable;
Qu'Élise est innocente.

HARPAGON.

Eh! je le crois vraiment.

Il seroit singulier qu'il en fut autrement.
Mais, puisqu'enfin par toi la chose est avouée,
Il faut dire en quel lieu tu me l'as enlevée.

VALERE.

Je ne l'ai point ravie; elle est chez vous encor.

HARPAGON.

(à part.)

O ma chere cassette! ô cher & doux trésor!

(à Valere.)

(à Valere.)

Encor de ma maison elle n'est point partie !

VALERE.

Non, très-certainement.

HARPAGON.

Acheve, je te prie :

Aurois-tu touché ; dis ? ...

VALERE.

Moi, Monsieur, y toucher !

Nous n'avons, en cela, rien à nous reprocher.

Pour elle j'ai brûlé d'une flamme parfaite,

Pure comme nos cœurs.

HARPAGON.

(à part.)

Brûlé pour ma cassette !

VALERE.

Plutôt mourir cent fois, que d'avoir témoigné

Un désir, dont son cœur se feroit indigné !

Elle est, vous le sçavez, trop honnête & trop sage !

HARPAGON (à part.)

Ma cassette trop sage !

VALERE.

Ah ! tout mon avantage

Au plaisir de la voir s'est borné seulement.

Et rien n'a profané le tendre sentiment

Inspiré par ses yeux, à mon ame fidèle.

HARPAGON (à part.)

Les yeux de ma cassette ! Eh ! mais, il parle d'elle

Comme un amant feroit d'une tendre beauté.

VALERE.

Dame Claude, Monsieur, en sçait la vérité:
Sa bouche, à cet égard, peut me rendre justice.

HARPAGON.

Comment! de ton délit ma servante est complice?

VALERE.

Oui, Monsieur, notre accord s'est formé sous ses yeux.
Voyant l'honnêteté qui dirigeoit mes feux,
Elle a, par ses conseils, hâté mon entreprise,
A notre engagement faisant souscrire Elise.

HARPAGON.

(à part.)

Hé?... sans doute la peur rend ses sens interdits.
Que nous brouilles-tu là de ma fille?

VALERE.

Je dis,

Qu'avant de se résoudre à contenter mon ame,
Sa pudeur très-long-tems a combattu ma flamme.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALERE.

Mais, vous l'avez entendu;
D'Elise. Et c'est d'hier que son cœur s'est rendu.
D'hier une promesse est entre nous signée.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé promesse d'hymenée?

VALERE.

Et j'en ai fait autant.

HARPAGON.

O ciel! autre malheur!

Me. J A C Q U E S.

(au Commissaire.)

Ecrivez.

H A R P A G O N.

Quel surcroît de mal & de douleur !

(au Commissaire.)

Oui, faites maintenant le du de votre charge.
Dressez, comme larron, le procès à sa charge ;
Et comme suborneur.

Me. J A C Q U E S.

(au Commissaire.)

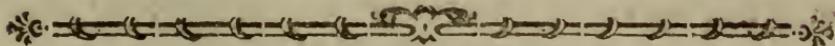
Oui, oui, comme larron ;

Et comme suborneur.

V A L E R E.

Cette accusation

Est une double injure ; & mon cœur la méprise.
Mes sentimens, mon nom, tout ici m'autorise...



S C E N E I V.

H A R P A G O N , É L I S E , M A R I A N E , V A L E R E ;
F R O S I N E , Me. J A C Q U E S , U N C O M M I S S A I R E.

H A R P A G O N.

A H ! fille scélérate , indigne d'être à moi ;
Ainsi tu profitas des soins qu'on prit de toi ?
Ton cœur brûle d'amour pour un voleur infame ;
Et, sans m'en dire rien, tu veux être sa femme ?
Mais l'un & l'autre ici verra tromper ses vœux ;

(à Elise.)

Quatre murs contiendront tes transports amoureux :

(à Valere.)

Une potence , toi , deviendra ton refuge.

VALERE.

Eh ! dans votre courroux je ne vois point un juge.

Pourvu qu'à mes raisons le mien soit attentif. . .

HARPAGON.

Pendu ! non c'est trop peu : tu seras roué vif.

ELISE (aux genoux d'Harpagon.)

Ah ! de grace , envers nous montrez vous moins sévère :

Et n'exécutez pas tout ce que peut un père.

C'est le premier transport de votre passion :

Craignez-le , soumettez-le à la réflexion.

Connoissez mieux celui dont vous blâmez l'offense ;

Qui n'a jamais été tel que votre ame pense :

Vous me pardonnerez de lui vouer des jours ,

Dont la triste durée est due à son secours.

Votre fille , sans lui , ne seroit plus au monde.

C'est lui , de qui les soins me tirent de l'onde. . .

HARPAGON.

Plûtôt qu'à me trahir il les dût employer ,

Il valoit mieux pour moi qu'il te laissât noyer :

ELISE.

Tremblante & consternée , Elise vous conjure.

Mon père , en ma faveur , écoutez la nature.

HARPAGON.

Je n'écoute plus rien. La justice agira.

Me. JACQUES (à part.)

O mes coups de bâton , combien on vous payera !

FROSINE (à part.)

Que d'embarras !



S C E N E V.

ANSELME , HARPAGON , ELISE , MARIANE ;
 FROSINE , VALERE , UN COMMISSAIRE ,
 Me. JACQUES.

ANSELME.

EH bien ! Seigneur Harpagon , qu'est-ce ?
 Je vous vois tout ému , plongé dans la tristesse.

HARPAGON.

Hélas ! Seigneur Anselme , en moi vous pouvez voir
 Un homme , par le sort , réduit au désespoir.
 Un méchant domestique , une fille peu sage ,
 Ont mis un grand obstacle à votre mariage.
 Je suis assassiné , dans le bien , dans l'honneur.
 Voilà ce scélérat , qui doit vous faire horreur.
 Il a sçu se glisser au sein de ma famille
 Pour voler mon argent , & suborner ma fille.

VALERE.

Qui songe à votre argent ? quel galimathias ?...

HARPAGON (à Anselme.)

La chose est avérée , & ne l'écoutez pas.
 Ils se sont , par écrit , engagés l'un à l'autre.
 L'affront en est pour vous , cette affaire est la vôtre :
 C'est vous , qui , contre lui , devez , à vos dépens ,
 Poursuivre , & vous venger d'un pareil guet-à-pens.

ANSELME.

Non ; je n'ai le dessein de contraindre personne.
 Je ne dois recevoir qu'une main qui se donne.

Et je ne voudrois pas d'un cœur déjà placé;
 Mais, à vous soutenir je suis intéressé:
 Et je vous offre enfin tout ce que je puis faire.

HARPAGON.

Vous voyez, du quartier l'honnête Commissaire:
 Il n'oubliera, dit-il, rien de ses fonctions.

(*au Commissaire.*)

Monfieur, mettez les faits & les intentions:
 Rendez-moi, comme il faut, les choses criminelles.

VALERE.

Mais, Monsieur, parlons clair; comment le feroient-elles?
 De mon honnête amour, de notre engagement
 Quel doit être, en un mot, le rude châtiment,
 Quand on sçaura sur-tout mes mœurs & ma naissance?

HARPAGON.

De tous ces beaux dehors qu'importe l'apparence!
 Où ne trouve-t-on pas de ces larrons d'honneurs,
 Du crédule public insolens suborneurs,
 Qui, n'étant point connus, ayant besoin de lustre,
 Attachent leur néant à quelque souche illustre?

VALERE.

Non, non; j'ai trop de cœur, pour avoir projeté
 De me montrer couvert d'un éclat emprunté.
 Et tout Naples sçait bien quelle est mon origine.

ANSELME.

Tout beau: sur vos discours que votre esprit rumîne;
 Et prouvez clairement ce que vous avancez.
 Vous risquez avec moi plus que vous ne pensez.
 Tout Naples m'est connu. J'y suis né. Ma mémoire
 Pourroit, plus qu'il ne faut, démentir votre histoire.

VALERE.

Mes sinceres aveux n'ont rien à craindre ici:

Vous avez donc connu Dom Thomas d'Alburci.

MARIANE (*à part.*)

Dom Thomas d'Alburci!

ANSELME [*à Valere.*]

Parlez, on vous écoute;

Personne mieux que moi ne l'a connu sans doute.

HARPAGON.

Eh! que peut m'importer Dom Thomas, Dom Martin?

(*Harpagon voyant deux bougies allumées en souffle une.*)

ANSELME.

Mon Dieu! laissez-le dire: il n'est pas assez fin.

VALERE.

Je dis que c'est à lui que je dois la lumière.

ANSELME.

A lui, vous!

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Comment! Alburci votre père!

Vous nous en imposez; dans vos propos menteurs;

Cherchez un autre conte, ou d'autres auditeurs.

VALERE.

Ménagez-moi, Monsieur, votre discours m'offense;

Puisque je peux ici prouver ce que j'avance.

ANSELME.

Quoi, vous osez encor!..

VALERE.

Oui j'ose, & contre tous

Je soutiendrai, s'il faut, ce que j'ai dit à vous.

ANSELME.

Quelle audace ! écoutez , car je veux vous confondre ;
Ce qu'à ses beaux propos Anselme doit répondre.

MARIANE (*bas à part.*)

Ah ! quel moment pour moi !

ANSELME (*à Valere.*)

Depuis plus de seize ans

Alburci dans les flots perdit , en même tems ,

Une épouse chérie , & son fils & sa fille.

L'infortuné vouloit dérober sa famille

Au glaive d'un tyran , qui fit fuir sur les mers

D'une patrie en pleurs les enfans les plus chers.

VALERÉ.

Pour vous confondre , vous ; sçachez que du naufrage

Le sort tira son fils , que votre bouche outrage.

Un valet avec moi fauvoit aussi ses jours :

D'un navire espagnol nous eûmes le secours.

Le maître du vaisseau , sensible à mes alarmes ;

Me chérit , m'éleva , me plaça dans les armes.

Connoissez-vous le feing de Dom Joseph Ornant ?

ANSELME.

Ah ! qui me nommez-vous !

VALERE.

Vous pouvez maintenant

Lire une lettre ouverte , adressée à mon pere ,

De lui , de l'Espagnol.

(*il donne à Anselme une lettre
à cachet volant.*)

ANSELME (*à part.*)

Dieu ! faut-il que j'espere ? . . .

VALERE (*tandis que Anselme lit tout bas & parcourt la lettre.*)

On verra si je suis un lâche , un imposteur ;
Si l'on doit agraver , ou plaindre mon malheur ;
Et , me rendant justice , on sentira peut-être
Combien j'ai du souffrir à me voir méconnoître.

ANSELME.

Est-ce la seule preuve ?

VALERE.

Un rubis en cachet
Aux armes d'Alburci ; Pédro , ce vieux valet ;
Avec moi réchappé contre toute apparence ;
L'un des deux bracelets , qui paroient mon enfance.

MARIANE (*vivement.*)

O ciel ! ma mere a l'autre ;
(*montrant Valere.*)
Et je répons de lui.

VALERE.

Quoi ! vous , Madame !

MARIANE.

Hélas ! ma mere est Alburci.
J'étois si jeune encor ! de ce triste naufrage
Ses discours mille fois m'ont retracé l'image.
Prises sur des débris , on nous mit dans les fers.
Le fort nous délivra de ces brigands des mers.
Ma mere , en ses parens trouvant quelque ressource ;
Vers ces lieux à la fin dirigea notre course.
De chagrins consumée elle y traîne ses jours.

VALERE.

Aimable & chere sœur !

ANSELME.

Juste ciel, ton secours
 Pour remplir tes desseins, se jouant des obstacles,
 Comble donc nos souhaits, & fait de tels miracles !
 Par quels plaisirs tu sçais racheter nos douleurs !
 Approchez l'un & l'autre. Après tant de malheurs,
 Embrassez votre pere.

VALERE (*se jettant avec Mariane dans
 les bras d'Anselme.*)

O Dieu ! vous, notre pere !

ANSELME.

Oui, mes enfans. Ce ciel, aujourd'hui si prospere ;
 Avec tout mon argent, me sauva du danger.
 Vous croyant tous péris, cherchant à soulager
 Tant de maux, que le tems aigrissoit dans mon ame ;
 Je voulois m'attacher une nouvelle femme.
 Pour un nom moins funeste, abandonnant le mien ;
 Par d'utiles détours j'ai recouvré mon bien.
 C'étoit peu ; je mourois : vous me rendez la vie.

HARPAGON.

C'est là votre fils ?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie
 Pour trente mille francs, qu'il a sçu m'accrocher,

ANSELME.

Lui, vous avoir...

HARPAGON.

Oui, lui.

VALERE.

Qui le dit ?

HARPAGON.

Mon cocher.

VALERE (*à Me. Jacques.*)

Tu le dis ?

Me. JACQUES.

Vous voyez ; je ne fais que me taire.

HARPAGON.

Il a fait pardevant Monsieur le Commissaire
Sa déposition.

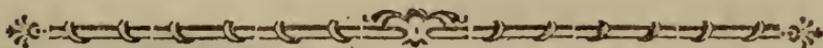
VALERE.

D'un procédé si bas ,

Me croyez-vous capable ? ah ! je ne le crois pas.

HARPAGON.

Capable , ou non capable , il faut que l'on me donne...



SCENE DERNIERE.

HARPAGON , ANSELME , ÉLISE , MARIANE ,
CLEANTE , VALERE , FROSINE , UN COM-
MISSAIRE , Me. JACQUES , LA FLECHE.

CLEANTE.

NE vous tourmentez point , & n'accusez personne.
On m'a , sur votre argent , donné de bons avis.
Vous pouvez le ravoir , & satisfaire un fils.
Si vous voulez enfin me donner Mariane ,
A vous restituer , le voleur se condamne.

HARPAGON.

Et qui l'a mon argent ?

CLEANTE.

Peu doit vous importer.

Il est en lieu très-sûr ; on ne peut l'emporter.
S'il le faut, j'en répons. C'est à vous de me dire
A l'accord proposé si vous voulez souscrire.
Et vous avez le choix , dans ce conflit urgent ,
De céder Mariane , ou perdre votre argent.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté ?

CLEANTE.

Pas une seule obole.

Voyez , si vous devez , donnant votre parole ,
Comme sa mere fait , la laisser entre nous ,
Au gré de ses desirs , se choisir son époux .

MARIANE.

Mais , vous ne sçavez point que l'aveu de ma mere
Ne suffit pas encor. Le ciel ,

(*montrant Valere.*)

Avec un frere ,

Me rend (*montrant Anselme.*)

Un pere tendre , & maître de nous deux.

ANSELME.

Ne m'auriez-vous trouvé que pour gêner vos vœux ?
Non. Seigneur Harpagon , pour peu que l'on raisonne ,
On sçait que dans son choix une jeune personne
Aux peres tels que nous , doit préférer un fils.
Allons ; par notre aveu , rassurons leurs esprits ;
Et que , d'un double hymen leur ame satisfaites . . .

HARPAGON.

Je ne veux de conseil qu'en voyant ma cassette.

CLEANTE.

Vous la verrez entiere ; on doit vous contenter.

HARPAGON (à Anselme.)

Je n'ai, pour leur hymen, point d'argent à compter.

ANSELME.

Eh bien ! j'en ai pour eux.

HARPAGON.

Du double mariage

Ferez-vous tous les frais ?

ANSELME.

A cela je m'engage.

Etes-vous content ?

HARPAGON.

Non ; soit présent, soit profit ;

Je veux que pour la nôce on me leve un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allégresse pure,
Qu'à nos cœurs satisfaits cet heureux jour procure.

LE COMMISSAIRE.

Hola, Messieurs, hola ! plus de précautions.

Qui doit ici payer mes opérations ?

HARPAGON.

Nous n'en avons que faire.

LE COMMISSAIRE.

Oui ; mais quand je travaille ?

Ce n'est jamais pour rien.

HARPAGON.

Eh bien ! vaille que vaille !

[*montrant Me. Jacques.*]

Pour en être payé , pendez-moi ce fripon.

Me. JACQUES.

Comment donc faire , hélas ! j'ai des coups de bâton
Pour dire vérité ; l'on pend pour le contraire.

ANSELME (*à Harpagon.*)

Il faut lui pardonner.

HARPAGON.

Soit. Mais le Commissaire. . .

ANSELME.

(*à ses enfans.*)

Je le satisferai. Nous irons cependant
Embrasser votre mere.

HARPAGON.

Et moi , voir mon argent !

FIN.

Fautes à corriger dans l'Avertissement.

Pag. 1. lig. 27, en, *supprimez* ce mot.

Pag. iij. lig. 10. ion, *lisez* tion.

Pag. vij. lig. 21. d'épouser vos beaux yeux ,
lisez de suivre son penchant.

Dans la Pièce.

Pag. 18. lig. 8, d'un Chien, qui guette ,
lisez d'un chien qui quête.

Pag. 20. lig. 20, Maudit soit l'avarice & les
lisez La peste soit des.

Pag. 28. lig. 15. feroit *lisez* feroient.

Pag. 33. lig. 3. e le *lisez* je le.

Pag. 53. lig. 24. 'en *lisez* j'en.

Pag. 83. lig. 12. Dieux, *lisez* Dieu.

Pag. 95. lig. 4. rends-le, *lisez* & rends-le.

Pag. 96. lig. 15. retient, *lisez* retint.

Pag. 105. lig. 1. de, *lisez* des.

Pag. 125. lig. 3. &, *lisez* en.

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--

